



VIVIANE BÉTS

L'essentiel

(essence - ciel)

Les livres d'Eveil

Du même auteur :

Løenfant perdu

Roman initiatique biographique

Løenfant-Roi

Petit conte pour adulte sur les problèmes relationnels

Løamour : aventure fantastique du couple

Etudes des relations amoureuses

Løessentiel (Essence-ciel) écrit 2010

Publication papier :

« Si vous vous accrochez à la nature, à ce qu'il y a de simple en elle, de petit, à quoi presque personne ne prend garde, qui, tout à coup, devient l'infiniment grand, l'incommensurable, si vous étendez votre amour à tout ce qui est, si très humblement vous cherchez à gagner en serviteur la confiance de ce qui semble misérable, alors tout vous deviendra plus facile, vous semblera plus harmonieux et, pour ainsi dire, plus conciliant. Votre entendement restera peut-être en arrière, étonné : mais votre conscience la plus profonde s'éveillera et saura. »

(Rainer-Maria Rilke « Lettres à un jeune poète »)

1

Un rayon de soleil glisse sur ses orteils. Madeleine est à peine recouverte de son drap de lit. Il fait tellement chaud cet été qu'un drap lui suffit pour dormir. Elle émerge lentement d'un sommeil comateux, entrouvre un oeil, puis l'autre. Subitement, la réalité reprend forme dans son esprit et elle referme les yeux pour fuir dans l'oubli bienfaisant.

Mais c'est trop tard, son esprit a repris son ron-ron habituel, ramenant les souvenirs des derniers jours, des dernières heures. Malheureusement, il ne s'agit pas d'un cauchemar dont on se réveille, soulagé qu'il ne soit que rêve. Non, c'est une horrible vérité. Pierre est parti pour toujours. Pierre son petit dernier pas si petit, 22 ans mais pour elle, toujours son enfant. Une nausée lui monte aux lèvres, nausée des barbituriques qui lui permettent de s'évader, nausée de cette trop cruelle réalité. « Ce n'est pas possible, je vais me réveiller, constater que j'ai fait un mauvais rêve ! ». Quelque chose éclate dans son cerveau, des images de l'accident, qu'elle n'a pas vu pourtant, mais qu'elle imagine. Les mots de la Police « Madame, nous sommes désolés votre fils accidenté corps » Elle n'entendait plus, elle était figée, paralysée dans son corps et dans sa tête. Elle dut s'asseoir pour ne pas s'écrouler. Ensuite, Sylvie est arrivée. Qui l'avait avertie ?? Peu importe. Madeleine n'a pu pleurer à ce moment-là. Elle était immobile, intérieurement pétrifiée.

Ce qu'on lui disait ne l'atteignait pas. Elle n'entendait pas, tout simplement. Peut-être était-elle morte elle-même, emportée avec son Pierrotí

Les larmes coulent maintenant, Madeleine ne les retient pas. A quoi bon. Des images comme celles d'un film se déroulent devant ses yeux : le cercueil, les fleurs, les gens qui lui disent des mots de consolation, de compassion. í Des mots ! Qu'óils sont pauvres les mots que l'on peut dire à ceux qui souffrent. Madeleine eut préféré le silence. Le silence dans lequel elle aurait pu entendre son cò ur meurtri pleurer et murmurer sa souffrance, comme une plainte. Plainte de la mère désenfantée !

Pauvre Sylvie aussi, sa fille, de 4 ans plus âgée que son frère. Elle s'óvertuait à compenser l'óinertie de sa mère. Malgré son propre chagrin, elle s'óagitait pour le bon déroulement de la cérémonie et accueillait les amis, les voisins, tous ces visages que Madeleine voyait comme un kaléidoscope de têtes tristes et recueillies.

Elle disait « Merci » machinalement comme une poupée mécanique. Elle était loin de tout cela, dans une sorte de vide où elle criait dans son cò ur « Pierre où es-tu ? Ne me laisse pas ? Pourquoi es-tu parti si loin, sans rien dire ? Si tôt aussi ?? »

Tout devient flou subitement. Madeleine a replongé dans les limbes du sommeil, pour émerger à nouveau un peu plus tard.

*

Et le film repart í Tom, son petit-fils chéri, était venu lui tenir la main. Cela, elle s'óen souvient. Les petits enfants perçoivent tellement l'óinvisible. Il lui a dit à l'óoreille en l'óattirant vers lui « Mamie, Tonton Pierre est là, je le vois dans le jardiní ». Il parlait du cimetière. Elle avait esquissé un vague sourire plein de larmes et l'óavait embrassé en lui serrant fort la main : « Bien sûr, mon chéri, il est près de nous pour toujoursí »

C'óétait plus facile à dire à un enfant inquiet que de se le dire à soi-même. Personne ne pouvait vraiment la rassurer. Elle avait toujours cru en une vie après la mort. Un paradis, un « au-delà » de Lumière et

de sérénité. Mais aujourd'hui, c'est le vide. Elle regarde le ciel bleu et se demande s'il y a un endroit où vont les âmes de ceux qui partent. Elle connaît la mort, celle de ses parents, celle des gens âgés, celle des anonymes, des actualités, ailleurs, chez les autres. On vit avec cette notion sans se poser beaucoup de questions.

Cela fait un mois déjà que Pierre est mort. Sans prévenir, sans qu'elle n'ait eu l'intuition de quoi que ce soit. Il était jeune, plein de promesses. Il étudiait l'architecture et venait de décrocher un nouveau stage à cent kilomètres de là. Il était joyeux et impatient de vivre de nouvelles expériences.

Il l'avait embrassée le matin sans arrière-pensée. Un copain l'attendait au volant de sa voiture.

La vie quoi ! Rien ne vous prévient de ce qui se trouve au bout du chemin. Et puis quelques heures plus tard : l'insoutenable nouvelle ! Un mauvais dépassement, la voiture quitte la route et va s'encastrer dans un arbre. Quelques secondes et tout est joué ! Tout a basculé. Le copain est blessé, Pierre s'est envolé.

Comment peut-on vivre avec cela ???!!!

Elle a mal au cou, une douleur comme un coup de couteau qui vous triture la chair et puis une sorte de profonde coupure. C'est trop insupportable et le cerveau déconnecté. Madeleine devient alors comme un zombie, l'ombre d'elle-même.

*

Dans son petit bungalow à la sortie du village, Madeleine se sentait vraiment bien. Après beaucoup de tribulations lors de son divorce, la trahison, les blessures, la maladie qui s'en suivit, - elle avait été opérée d'un début de cancer au sein. Madeleine avait repris goût à la vie, entourée de ses enfants. Elle avait heureusement hérité de cette maison de ses parents et pouvait se permettre de se laisser vivre enfin, de se reconstruire, dans le calme reposant de ce jardin sauvage. La nature, les champs, les bois environnants, le calme du lieu l'avaient considérablement aidée dans sa convalescence physique et mentale.

Les gens du village, qui l'avaient connue enfant, l'accueillaient tous amicalement et l'entouraient de leur sollicitude silencieuse.

Elle avait même pu reprendre un boulot de conseillère en psychologie dans la petite ville voisine.

La route avait été longue et pénible avec son ancien mari Cyril, mais petit à petit, elle arrivait à penser à lui sans trop d'amertume. Peut-être un jour, pourrait-elle lui pardonner.

Ensuite, Sylvie avait rencontré Christophe et ils s'étaient mariés. Le petit Tom (Thomas) s'était tout de suite annoncé.

Elle se retrouva alors seule avec Pierre. Ils avaient toujours été très complices. Avec Sylvie la relation avait toujours été plus difficile, question de personnalité probablement. Pierre avait un caractère joyeux, entier, protecteur qui lui faisait du bien. Il la nourrissait de son énergie débordante et partageait avec elle ses projets et ses rêves. Après ses études, il comptait partir en Afrique pour participer à la construction d'habitats groupés. Il avait toujours souhaité aider les déshérités .

Et maintenant, rien. Plus rien ! Cette lumière qui la faisait vivre, cette lumière qui voulait aider le monde, s'est éteinte ! Pourquoi des êtres aussi pleins d'amour quittent-ils si tôt le monde ! C'est tellement injuste qu'elle en a mal ! à se tordre, à vomir !

Sa colère contre le destin, la vie, la mort, Dieu bouillonne dans son ventre, à la faire exploser.

Des larmes de rage roulent sur ses joues. Elle crie et tape du poing sur son oreiller !

Puis la crise passe et elle reste haletante, sans voix, sans force, écroulée au travers de son lit, anéantie, morte ! vide. Durant un très, très long moment, elle est là, absente à tout et à elle-même !

*

La sonnette de l'entrée la ramène au présent. Elle s'arrache à son lit et lentement va ouvrir la porte. C'est Jacques, son ami et médecin. Depuis le jour fatidique, il la suit avec la sollicitude d'un saint-

bernard, préoccupé de cet état dépressif qui succède aux traumatismes importants.

Jacques, l'ami fidèle. Elle lui sourit à travers ses paupières encore gonflées de larmes, témoins flagrants de son état d'esprit du jour. Inutile de lui demander « Comment vas-tu ! » C'est évident ! Jacques lui dit seulement :

- « Je passais par ici et je me suis arrêté pour te dire bonjour. Tu m'offres un café ? »

Une bouffée de vie entre en même temps que lui. Un homme un peu bourru mais rassurant en qui elle a toute confiance. Ils se connaissent depuis tellement d'années.

En silence, elle se rend à la cuisine pour faire couler deux cafés, qu'elle apporte sur la terrasse, derrière la maison. Sans un mot, tous deux savourent le breuvage à petites gorgées en respirant l'air déjà chaud du matin. Un moment de douceur où quelqu'un pénètre dans son domaine sans vaines paroles, sans commisération. Juste une attention affectueuse qui devine sa souffrance et en même temps la rappelle à la vie extérieure. Quel super ami que celui qui devine, respecte et offre simplement sa présence !

Madeleine se sait contradictoire dans sa peine : repoussant dans son for intérieur toute parole qui se veut consolante et reprochant de même le silence de ceux qui ne disent rien !

S'intéresser à autre chose qu'à Pierre ou à elle-même est au-dessus de ses forces.

Jacques, en fin psychologue, doit le ressentir. Les hommes sont si maladroits avec les mots, aussi lui offre-t-il régulièrement de petites visites durant sa tournée à domicile. Visite professionnelle pour juger de son état, amicale aussi.

Pour répondre à une question qu'il ne pose pas directement, elle le devance :

- « Bien dormi, Docteur, comme une masse, mais le réveil est toujours aussi pénible. »

Il hoche la tête sans répondre. Il ne veut pas l'assommer par trop de médicaments, respectant le temps du deuil nécessaire en ces circonstances.

Ravigotée par le café chaud, Madeleine se détend un peu et laisse échapper quelques mots pour qu'il comprenne son chemin intérieur :

- « Je suis en pleine révolte, dit-elle d'un ton neutre. Je crois que je quitte la phase de vide pour découvrir l'importance de la blessure et le trou béant qui est en moi. Je le vois partout, je revis des moments avec lui, je m'accroche à tout ce qui me ramène à lui, me torturant avec plaisir, si je puis dire. Je guète des signes de sa présence. Cependant mes rêves sont nuls, je n'ai aucun souvenir. Par contre, je ne le dis qu'à toi, j'écoute sans cesse la messagerie de son GSM pour entendre le son de sa voix »

Et la sienne se brise en un sanglot rogue

Jacques lui tend un mouchoir et lui passe le bras autour des épaules. Elle pleure à sanglots convulsifs pendant quelques minutes. Puis la source se tarit et elle se calme lentement.

Elle sait que Jacques ne lui donnera pas de conseils. Il la laisse gérer sa peine, vider les abcès qui ne peuvent que lui faire du tort, si on les enferme. Non pas qu'il ne s'inquiète pour elle, elle est fragile, mais il croit que la force l'habite et qu'elle triomphera finalement.

L'humain a de telles réserves insoupçonnées de récréation.

Lorsqu'elle est enfin calmée, il lui conseille quand même un léger tranquillisant pour le jour, puis l'embrasse avec une affection toute paternelle et la quitte pour continuer ses visites.

*

Dans son relax, Madeleine, libérée de sa tension, se laisse bercer par le vent léger et le chant des oiseaux. Le soleil l'inonde de ses rayons matinaux. Et pour un peu, elle se sentirait bien dans une sorte d'oubli. Une torpeur l'envahit. Des images du passé dansent devant ses yeux. Elle ne s'y accroche pas. C'est Pierre à trois ans, cinq ans, douze ans, dix-sept ans. Puis subitement, il y a devant elle une sorte de tunnel sombre, une lumière éblouissante à l'extrémité. Une silhouette qu'elle ne connaît que trop bien avance dans le tunnel. Elle l'appelle, mais il

ne semble pas l'entendre. Enfin, il se retourne et avec un grand sourire il lui crie :

- « J'arrive dans la Lumière, Maman, c'est merveilleux ! »
Puis, tout se fonde. Madeleine dort.

2

Un matin de fin septembre, Madeleine grignote un toast dans sa cuisine, les yeux tournés vers le jardin. Le ciel est gris, les arbres commencent à peine à se soucier de leur parure d'automne. Quelques feuilles virent doucement vers le jaune, comme fatiguées de la chaleur exceptionnelle de cet été.

« L'automne, songe Madeleine, saison de la descente vers l'hiver, vers la mort. Tout va s'endormir jusqu'au printemps. Mais seulement jusqu'au printemps, puis tout va revivre à nouveau ! » Elle soupire

Un oiseau voltige d'un arbre à l'autre puis se perche sur une branche du vieux cerisier qui étend sa ramure sur le côté de la terrasse. Un rouge-gorge. Il gonfle sa gorge comme pour bien montrer son plumage écarlate et chante de tout son cœur d'oiseau, l'œil rond rivé sur la fenêtre où Madeleine le regarde. Il insiste de son chant mélodieux, il lui parle. « Les oiseaux sont des messagers », murmure-t-elle. Elle ne bouge pas de peur de l'effaroucher. Le rouge-gorge insiste, chante plus fort et d'autres oiseaux lui répondent. On se croirait au printemps quand ils s'égosillent pour leur parade d'amour. Cette petite boule de plumes si fragile est bien persévérante. « Peut-être son nid a-t-il été dévasté par un vent de tempête, peut-être un prédateur a-t-il détruit sa nichée, mais il chante comme si jamais rien ne lui était arrivé. Il est heureux d'être en vie, tout simplement. »

Madeleine secoue la tête, proche des larmes. Les oiseaux ont bien de la chance d'avoir la faculté d'oublier aussitôt et de continuer à vivre, sans regarder en arrière.

Le rouge-gorge arrête de chanter et se secoue. Veut-il attirer l'attention de la mère éplorée ? Cette fois, il saute sur le dossier d'une chaise sur la terrasse, l'œil brillant tourné vers celle qui l'observe. Il semble dire « Hé, tu m'écoutes ! »

Madeleine, émue, voit tout à coup le signe que représente l'oiseau. Il l'invite à se réveiller de sa torpeur. C'est Pierre qui l'invite, elle le sait, elle le sent. Des larmes coulent. Cette fois, c'est une émotion douce.

*

Cela fait trois mois qu'elle dort pour oublier, trois mois qu'elle fuit dans le sommeil des calmants la nuit, trois mois qu'elle avance dans le brouillard le jour et qu'elle mange à peine. Elle a bien perdu cinq kilos, mais qu'importe, elle était un peu trop ronde. Elle s'est coupée du monde, même quand elle répond au téléphone ou qu'elle reçoit une visite. Elle évite les contacts qui l'obligent à être présente à l'autre. Elle dit bonjour, ignorant les questions sous-entendues de ses amies et relations. Il n'y a que Jacques qui pénètre un peu dans sa forteresse intérieure et encore, seulement sur le pas de la porte.

Même Sylvie, qui se désole de voir sa mère absente, ne peut la rejoindre. Elle la stimule à manger un peu, à s'occuper des paperasseries et remerciements qui suivent un décès. Madeleine lui sourit gentiment mais repousse sans rien dire sa sollicitude. Elle s'en veut de lui causer du souci. Sylvie a perdu son frère qu'elle aimait tendrement. Ils étaient très proches dans leur enfance. Elle jouait les « petites mères » avec lui. Elle se sentait responsable, le « maternait ». En grandissant, Pierre se rebiffa et lui reprochait ce trop d'attentions. Il voulait être indépendant, libre. Le divorce par contre les avait de nouveau rapprochés pour soutenir leur mère.

Que sait-elle, Madeleine, de la peine de sa fille ? Un excès de pudeur leur interdit à toutes deux de parler, de s'ouvrir à l'autre. Elles parlent du disparu comme s'il était seulement en voyage. « Il disait », « il dirait », « il ne serait pas content »

Madeleine s'est tellement refermée sur elle-même qu'elle ne se pose aucune question sur ce que vit réellement sa fille. Elle se le reproche souvent mais n'amorce pas l'échange. Il est vrai que Sylvie est si solide, si sûre d'elle apparemment, occupée de son couple avec Christophe, de son fils et de l'espérance d'une nouvelle naissance. Une vie s'en va, une nouvelle s'annonce !

Sylvie dit qu'elle ressent son frère près d'elle à certains moments, surtout quand elle se sent triste, que sa photo lui sourit, qu'il lui souffle des réponses dans ses difficultés. Elle s'était intéressée, depuis quelques temps, au sens de la vie et de la mort et paraissait, depuis lors, avoir acquis une sorte de sérénité, de calme permanent. Elle semblait accepter la vie telle qu'elle se présentait à chaque moment. « Elle a bien de la chance », pense Madeleine.

*

Le rouge-gorge s'est envolé. Madeleine quitte la fenêtre. Elle aussi a l'impression que Pierre est présent quelque fois, comme s'il était dans la pièce à côté. Parfois, elle met un couvert pour lui et grignote une salade du bout des dents en lui parlant tout haut. « Je deviens folle, se disait-elle. Si on me voyait ! » Mais qu'importe qu'on la voie, si ce tête à tête lui fait du bien. Elle se sent moins seule.

Les affaires de Pierre n'ont pas bougé : sa chambre est fermée, sa veste suspendue au portemanteau dans l'entrée. La maison devient un mausolée de souvenirs et elle, la gardienne des lieux. Piètre gardienne, absente, comme déconnectée de ce qu'elle garde.

Elle n'est même plus sortie de la maison, sauf dans le jardin.

Des signes, elle croit en voir : une photo de Pierre qui tombe du secrétaire pour attirer son attention. Alors elle l'appelle, mais seul le silence l'enveloppe. Bien sûr, les morts ne parlent plus aux oreilles, mais au cœur. Elle guète quelque chose à l'intérieur d'elle-même, mais elle n'entend que les battements de son cœur.

Dans ses rêves, elle a revu plusieurs fois le tunnel de lumière et la silhouette qui s'éloigne. Parfois, elle croit entendre une voix et « sentir » un baiser sur sa joue. Dans sa torpeur, elle reçoit cela

comme un merveilleux cadeau. A d'autres moments, au contraire, cela déclenche en elle une violente colère, un raz de marée de larmes dangereux pour sa raison. « Ne va-t-elle pas perdre la tête à force de souffrir ? » Ce serait tellement plus simple d'oublier tout, même qui on est ! Plus de souffrances !

Mais aujourd'hui, un oiseau l'appelle. Un « pierrot » - ne nomme-t-on pas ainsi les petits oiseaux ? l'invite à ouvrir les yeux sur la vie qui continue, sur le monde. Elle soupire ! C'est tellement difficile de se remettre dans le cours de la vie avec un vide au cœur. « Un seul être vous manque et tout est dépeuplé » a dit un poète [Lamartine].

Abandonnée par son mari, abandonnée par son fils, que lui reste-t-il ? Mon Dieu, que c'est donc injuste ! Et Sylvie et Tom n'ont-ils pas aussi besoin de sa présence de mère et de grand-mère ? « Pardonne-moi, mon Dieu, cette ingratitude. Il y a encore des personnes aimées autour de moi. Je n'ai pas le droit de les oublier. Le chagrin me rend amère ! »

Une abeille tardive, venue on ne sait d'où puisque les fenêtres sont fermées, bourdonne bruyamment contre la vitre. Décidément le monde animal s'invite chez elle pour la ranimer, la ramener dans le mouvement de la vie !

Et pour la première fois depuis , elle va faire sa toilette et choisir ses vêtements avec une certaine énergie. Oh ! Peu de choses, un petit rien : l'envie de bouger, de mettre le nez dehors plus loin que le jardin protecteur de son intimité. L'espace l'appelle. Elle a toujours été tellement sensible à la nature. Une promenade dans les champs ne peut que l'aider à reprendre pied sur terre et, peut-être !, pourrait-elle pousser une pointe jusqu'au cimetière qu'elle n'a pas revu depuis le jour ! Si elle se sent assez forte ! Oui, elle ne veut pas trop se bousculer.

*

La voilà, cheveux au vent, marchant dans un chemin de terre entre les maïs qui sèchent et un champ de pommes de terre prêtes à être

ramassées. Ce chemin mène à un petit bois de bouleaux où elle aimait tellement venir s'asseoir avantí lors de ses promenades. Cela lui semble si loin. Madeleine se sent détendue, non pas sous l'effet d'un calmant, mais par la magie de la force tranquille que dégage la terre, par la légèreté du vent de septembre et la paix de cette étendue de cultures.

Paysage champêtre comme un tableau : un village, son église, ses champs, ses bois, la vie paisible et immuable comme si rien jamais ne pouvait la perturber í et pourtantí la roue tourneí

Des oiseaux migrateurs volent en formant un grand V dans le ciel. Encore un signe, un clin d'œil il. Elle respire profondément et sourit en fermant les yeux, histoire de chasser tout nuage dans sa tête. Ne pas penser... Rien que le moment présent : la terre, le vent, le maïs, l'odeur des champsí Mettre un pied devant l'autre sans marcher dans la boueí C'est déjà tout un travail ! Elle butte contre un caillou, un caillou ou une pierre ! Non, non ! Pierre est dans la Lumière, elle le sait, elle le sent. Elle est là dans cette certitude à continuer son chemin terrestre parce qu'elle, elle ne l'a pas fini ! Fini quoi ? Elle n'en sait rien ! Tout a un sens, paraît-il, mais elle n'y comprend rien. Madeleine secoue la tête. Elle ne veut aucune pensée perturbante. Ce mental infernal qui s'agite toujours et cherche ce qui pourrait la déstabiliser. « Tais-toi ! » lui intime-t-elle, « pour une fois que je me sens mieux, en harmonie avec la terre ! »

Ses pas l'ont mené jusqu'au petit bois de bouleaux. Elle s'assied un peu essoufflée sur un tronc abattu. Un vague rayon de soleil transperce le ciel nuageux. Il apporte un peu de chaleur. Chaude lumière. Est-ce que la Lumière de là-delà est comme celle du soleil, ou plus belle encore ? Elle devrait demander à Sylvie qui a beaucoup lu à ce sujet. Elle pourrait lire elle-même d'ailleurs, les témoignages de ceux qui sont informés. Elle devrait en parler à Alice, elle aussi a beaucoup luí Alice est, pourrait-on dire, sa meilleure amie. Elle devrait lui téléphoner, l'inviter pour un thé. Elle s'étonne de ses propres réflexions. Elle qui n'a plus appelé ni invité personne depuis trois mois, même Alice. Il est vrai qu'elle était ailleurs, hors du tempsí

Madeleine hésite encore à revenir dans le temps, de peur d'ouvrir des portes qu'elle aimerait garder fermées. Elle n'a, croit-elle, jamais eu peur de la mort, la sienne ; mais celle des autres, de ses enfants ? Elle n'a jamais pensé que cela pourrait aussi arriver. Tout peut toujours arriver, « Vous ne connaissez ni le jour, ni l'heure ! » dit l'Évangile. « Où est ta foi ? » Elle n'en sait rien. Où est Dieu dans tout cela ???

Elle se lève rapidement pour couper court une fois de plus à trop de questions !

En revenant vers le village, elle décide de se rendre au cimetière. Démarche pénible. A tout moment, elle a envie de rebrousser chemin. Elle franchit cependant la grille. Tout est calme dans ce jardin de campagne bien entretenu. Les rangées de tombes rappellent la destination du lieu. Repose en paix ó RIP. Oui, ici sans aucun doute repose-t-on en paix, libéré des pensées incessantes qui vous poussent à mille choses. Le cò ur s'arrête, les pensées aussi. La paix enfin ! Que peut-on vouloir de mieux ? Tout est fini, plus de souffrances ! A quand son tour ?

Elle cherche le coin des nouvelles tombes. Elle n'a aucun souvenir du jour des funérailles. Finalement, elle débouche tout au fond sur la pelouse des derniers défunts. Une simple croix de bois, des fleurs fanées, un petit bouquet de fleurs des champs sur la terre nue. Madeleine se ferme. Il n'y a rien là que de la terre. Elle ne ressent rien. Pas de présence, pas d'images. « Pierre où es-tu ? T'es-tu caché derrière un monument funèbre comme lorsque tu étais enfant ? Arrête, mon chéri, ce n'est plus un jeu ! » Elle voudrait lui parler, mais aucun mot ne lui vient.

Une femme prie devant une tombe dans une autre rangée. Deux autres arrivent avec des fleurs. « Mon Dieu, je n'ai même pas apporté de fleurs, je n'ai pas pensé à en cueillir ! Tu me pardonnes, Pierrot chéri, je suis tellement distraite à présent. ». Le petit bouquet est sans doute de Tom. C'est mignon, tout plein. « Je m'excuse aussi pour ne pas être venue plus tôt, je n'aurais pas pu. Ta sò ur m'a bien parlé de la dalle, mais je ne pouvais pas l'entendre ! Où es-tu ? Ah oui, tu es dans l'infini, dans la Lumière, me laissant seule, déchirée ! Pardon ! »

Les larmes coulent à flots. « Je ne te fais pas de reproches, tu n'as rien fait de mal. Mais c'est vraiment trop dur. Je sais que tu te fiches que je ne suis pas venue plus tôt, ni de ne pas avoir commandé la pierre. Tu n'es pas plus ici qu'à la maison. Tu me dirais que cela n'a pas d'importance. *Ce qui est essentiel est invisible pour les yeux*, disait Saint-Exupéry, l'un de tes auteurs préférés.

Il disait aussi « *Ce n'est qu'une vieille écorce abandonnée* » en parlant du corps. Même si c'est ton corps que je ne reverrai plus, je n'ai pas l'impression qu'il est là sous terre. Dans mon cœur, je te vois, je te sens vivant. Je vais essayer de vivre avec toi, invisible. Tu seras toujours présent à mes côtés, sans arrêt, plus qu'auparavant, puisqu'on ne se quittera plus. »

Les larmes coulent toujours. « Je croyais être vide, ne sachant que te dire et voilà que je suis en train de t'exprimer mon cœur. Je ne sais pas si je reviendrai. Pour moi, tu es bien plus à la maison ou dans le jardin. Ici tout est mort. »

Au bout d'un moment, elle décide de s'en aller. En croisant la dame qui est en train de prier : « Je ne peux même plus prier », se dit-elle. « Ne faut-il pas prier pour le repos de son âme ? Pour le moment, j'ai juste envie de lui parler de ce que je vis. Mon Dieu, pardonne-moi de ne pas te prier pour mon Pierrot. Je te demande de l'accueillir dans Ta maison et que tout se passe bien pour lui là-bas dans l'au-delà. C'est toute ma prière. »

Elle se heurte à un homme de haute stature qui passe devant la grille au moment même où elle sort. Le curé de la paroisse. Elle le connaît bien. Elle ne fréquente pas la messe du dimanche depuis qu'elle est revenue au village. Par contre, elle aime quelques fois discuter avec lui dans les réunions d'animation spirituelle, où elle se rend volontiers.

- « Bonjour, Madeleine ».
- « Bonjour Jean-François, répond-t-elle surprise. Je suis venue au cimetière. ».
- « Oui, je vois, dit-il. Comment te portes-tu ? »

Il est très proche des gens. Jeune de caractère à 65 ans, il tutoie tout le monde et leur demande d'en faire autant. « Pas de rond de jambes, dit-il. Nous sommes tous des frères, les enfants du même Père. »

Il regarde longuement Madeleine en lui serrant la main. Il semble lire sur son visage. Il s'excuse de ne pas être passé la voir chez elle. Elle élude ses mots. Sans importance. Il est très occupé, seul pour deux paroisses. Elle n'attend rien de sa part pour la consoler.

- « Tu devrais venir me voir, lui propose-t-il. Parler fait du bien quand on a mal. C'est une bonne thérapie plutôt que de s'enfermer dans son chagrin. »

- « Je sais, dit-elle et elle ajoute avec un vague sourire « Je suis psy », puis reprend :

- « J'ai beaucoup dormi, beaucoup fui. C'est le premier jour que je quitte la maison. Tout le monde a de bonnes intentions à mon égard, mais jusqu'à présent, j'avais surtout envie d'être seule. »

- « Je ne vais pas te parler de la consolation de la prière, ni de Dieu qui t'écoute et prend soin de toi. Je sais que dans les moments de grande douleur, les mots sont vains et parfois la prière n'apporte pas le réconfort souhaité. On a l'impression que Dieu est sourd ou absent. Seule la foi nous sauve de ces pensées pénibles. Marie aussi a connu la mort de son fils et l'a suivi jusqu'à la fin. Elle est plus proche pour comprendre la souffrance d'une mère. Peut-être aurais-tu plus facile de lui parler, de lui demander de l'aide. »

- « Merci Jean-François, mais pour le moment, comme tu le dis, pour moi, Dieu est absent. Tout est vide, même ma douleur est un puits sans fond. Je ne sais ni parler, ni prier, ni demander. »

- « Je comprends, dit-il, je prie pour toi, pour Pierre et ta famille. Ma porte est toujours ouverte quand je suis là, ajoute-t-il dans un sourire d'excuse. Si tu veux parler à quelqu'un sans pour cela parler de foi ou de Dieu, je peux aussi faire un bon psy. »

Il sourit affectueusement.

- « Merci beaucoup. J'y penserai. Je viens à peine d'ouvrir un oeil sur l'extérieur. Laisse-moi du temps. A bientôt », dit-elle en lui serrant la main.

Elle s'éloigne, un peu confuse. Elle n'avait pas voulu lui dire qu'elle n'avait ni la force, ni la foi pour accepter la mort de son fils comme Marie l'avait fait. « Pardonne-moi, Marie, pense-t-elle, je ne suis qu'une faible femme et mère, et mes enfants sont tout ce qu'il me reste. Ma raison d'exister sur cette terre. Je n'ai pas choisi d'être une sainte et de souffrir. Pardonne-moi si ce que je dis est sacrilège. C'est ce que je ressens maintenant, pourquoi le cacher ? »

En rentrant chez elle, Madeleine se laisse tomber dans un fauteuil. Pour sa première sortie, elle a beaucoup marché et vécu plein d'émotions contradictoires. Elle se sent très fatiguée. Elle ferme les yeux. Ne plus penser à rien

*

La sonnerie du téléphone l'arrache à son néant récupérateur. C'est Alice, l'amie fidèle, toujours au courant de mille activités locales. Pour une fois, Madeleine entretient un moment la conversation. Elle apprend qu'une réunion pour personnes en souffrance aura lieu prochainement dans la ville voisine. D'après Alice, un thérapeute guide un travail de libération des émotions.

Madeleine prend note. Pourquoi pas ? Peut-être lui serait-il plus profitable pour elle de parler avec des personnes qui souffrent aussi qu'avec un prêtre qui ramène tout à Dieu ?

La réunion aura lieu dans deux semaines, elle a encore un peu de temps pour reprendre pied dans le monde et se décider.

Sylvie est surprise de voir sa mère en projet. Aussitôt, elle lui propose de garder Tom le mercredi après-midi comme avant. L'enfant a toujours été son interlocuteur préféré qui ne s'embarrasse pas de mots inutiles. Un petit être très éveillé comme tous les enfants d'aujourd'hui. C'est son petit-fils et elle a aussi un rôle de grand-mère à assumer.

Ouf ! Que de choses pour une journée. Madeleine se dit qu'elle mérite bien la pilule de l'oubli qui garantit une nuit sans tourments !

*

Les jours ont passé. Madeleine se surprend à s'activer dans la maison et le jardin. Elle a commandé la dalle pour la tombe de Pierre, mais n'est plus retournée au cimetière. Pourquoi faire ? Pierre vit avec elle au quotidien. Elle lui parle. Il est là dans la pièce à côté, dans sa chambre. Elle l'appelle, lui commente ce qu'elle fait, ce qu'elle pense. De temps en temps, un objet, une parole lui fait monter les larmes ou jaillir une révolte vite réprimée parce que trop douloureuse.

Elle vit. Elle vivote. Elle fait ses courses, parle un peu avec les gens, pas trop, cela l'épuise. Elle échange des conversations, pas trop longues non plus, avec ses amies ou relations, heureuses de la voir reprendre, semble-t-il, goût à la vie.

Elle s'est mise à la lecture de témoignages sur l'au-delà, les communications avec les décedés. Elle aussi se sent en communication. Pas de messages clairs, ni de conversations suivies, plutôt une sensation, la présence, un bruit, une coïncidence. Comme la dernière rose d'automne qui s'ouvre pour elle. Un cadeau. Une rose jaune au doux parfum qu'elle affectionne particulièrement. Ou le papier égaré qui réapparaît dès qu'elle appelle Pierre à son secours. Elle aime à penser que c'est lui qui la guide.

*

Elle s'est rendue à la séance de « libération des émotions », conseillée par Alice. Huit personnes exprimaient leurs émotions face à une maladie grave pour elles-mêmes ou pour un proche, une faillite, une trahison. Elle avait écouté (après tout, c'est son métier !). Elle s'était exprimée aussi sur son mal profond. Le thérapeute l'encourageait à lâcher tous les mots qui qualifient son deuil. Elle s'était prêtée volontiers à cette exploration intérieure, sans ressentir à ce moment

l'intensité de ce qu'elle exprimait. Elle avait l'impression que chacune ó puisqu'il n'y avait que des femmes ó s'écoutait parler, se plaindre, comme si elles se nourrissaient de leur propre souffrance, une sorte de masochisme, pensait Madeleine. Mais cela n'était que son avis personnel ; peut-être que le groupe se soutient par cet échange et s'aide à mieux vivre. Certaines viennent depuis deux mois et semblent aimer cette façon de s'unir dans la souffrance.

Elle n'est cependant pas convaincue de l'efficacité de cet échange en ce qui la concerne. Sa petite vie paisible avec Pierre et ses livres lui suffit. On verra plus tard. Pour l'instant, elle n'est pas prête à faire ce travail d'inventaire interne.

Tous les mercredis après-midi, Tom est là comme par le passé. Sylvie travaille : elle est secrétaire d'un avocat et, pour éviter des heures de garderie, Madeleine avait proposé de s'occuper de Tom les mercredis après l'école. Elle va le chercher, lui prépare un repas et organise leur après-midi. Promenades, jeux mais surtout bavardages. Tom adore se blottir contre elle et parler de tout, de l'école, de la vie, de la mort, de Pierre. Il veut tout savoir de l'enfance de son oncle.

- « Et alors Mamie, raconte encore quand Tonton Pierre était monté dans le cerisier et qu'il ne savait plus descendre ! »

Merveilleux après-midis de souvenirs à eux trois ! Ou bien Tom cueille des fleurs sur le chemin et demande :

- « On va les mettre au cimetière, hein Mamie ? »

- « Non, disait Madeleine, près de sa photo dans un vase. Pierre est là, pas au cimetière. »

Et l'enfant docile acquiesce. Il préfère les photos, voir les albums et entendre les exploits de cet oncle espiègle auquel il ressemble beaucoup.

Jean-François ne s'est pas manifesté. Jacques, médecin et ami, est le seul à s'inquiéter, croit-elle. Il la regarde avec un air í ! Comme quelqu'un qui soupçonne qu'on lui cache quelque chose. Il la soupçonne de quoi, d'aller mieux ? ! Il a cependant diminué les doses de calmants et elle-même commence à les espacer volontairement, n'ayant jamais été d'accord avec une telle dépendance. Il lui conseille de s'occuper à l'extérieur, de reprendre son travail de psy. Elle dit

qu'elle y pensera, mais se contente de promenades dans les champs et le village, seule ou avec Tom.

La pluie a fait son apparition ces derniers jours. Alors elle se plonge dans ses livres ou regarde la TV. Elle a décidé de rouvrir ses fenêtres sur le monde. Savoir que le monde va mal ne lui apporte cependant aucun réconfort !! Mais elle oublie le vide en commentant les informations avec son fils chéri.

Il lui semble que la vie s'écoule doucement dans son petit univers protégé.

3

Depuis Noël, Madeleine tousse beaucoup, une « drôle » de bronchite la tient à l'intérieur. Les fêtes de fin d'année l'ont profondément touchée. Premières fêtes sans son Pierrot ! Quelles fêtes ? Elle a mis son masque de « sérénité » pour ne pas décevoir sa petite famille. Elle a accepté les vœux de ses amis et connaissances avec un intérêt poli et leur a, à son tour, souhaité le meilleur avec un sourire de convenance. La vie est là qui pousse la porte et elle s'en voudrait de l'ignorer surtout en ce qui concerne les autres, mais le cœur n'y est pas. Son cœur est fermé, aux abonnés absents. C'est une automate qui agit, répond aux questions et à la sollicitude de son entourage.

Madeleine fait « comme si tout allait bien ». Jacques lui redit souvent « Prends soin de toi ! » Mais elle prend soin d'elle ! Elle se couche tôt, se promène, s'occupe de sa petite vie, de son ménage, s'inquiète des autres ! Elle bouge, mange, parle ! Elle parle avec Tom quand il est chez elle, et surtout avec Pierre. La conversation avec son cher absent donne un sens à son quotidien. Personne n'est au courant de cette relation, même pas Jacques. « Ils ne peuvent pas comprendre, pense Madeleine. C'est mon secret, notre secret ! Les morts sont toujours présents même dans l'invisible. »

Les journées d'hiver se succèdent. Janvier sous la neige, sous la pluie. Madeleine ne se sent pas bien. Une sorte de grippe sans doute. C'est le

lot de l'hiver ! Jacques lui a donné quelques calmants pour la toux. Mais la nuit, elle se réveille souvent prise de quintes à lui couper le souffle et elle transpire abondamment. Le matin, fatiguée de ses nuits fragmentées, elle s'endort enfin d'un sommeil lourd et fiévreux. « A mon âge ! », elle s'arrête. A 62 ans, on n'est pas encore vieux ! Pourtant, elle a l'impression d'être vieille, très vieille, alourdie par les souffrances, la peine, l'usure d'une vie difficile, trop d'émotions, trop de perturbations. Son cœur est fatigué. Même à son âge, mourir à cette vie, à cette peine ! La mort serait bien venue ! Elle l'accueille déjà avec soulagement. La porte de sortie de ce triste théâtre de la vie.

A midi, elle se lève péniblement, elle a un point dans la poitrine. Elle tousse de plus belle, elle semble vouloir cracher tout ce qui lui pèse à l'intérieur d'elle-même. La fièvre a augmenté. Elle se sent vraiment mal et se laisse envahir complètement par cette sensation de mal-être presque avec joie. Délivrance de la lutte contre sa peine. Elle rejoint son lit et se laisse aller, emportée par une profonde torpeur.

A 5 heures, sa fille passe la voir et s'inquiète de son état. Elle appelle Jacques de toute urgence. Celui-ci accourt, il ne cache pas son inquiétude. Il soupçonne intuitivement que Madeleine enferme en elle son refus de l'évidence, sa révolte. Trop vite, elle avait joué la « sereine », elle cache certainement en elle un foyer de souffrances. L'inflammation n'allait pas tarder à se manifester un jour ou l'autre. Et voilà, nous y sommes. « De là à ce qu'elle souhaite partir rejoindre Pierre, même inconsciemment, il n'y a qu'un pas, qu'elle a certainement franchi dans son for intérieur », pense-il. Les potions et les sédatifs peuvent aider à lutter contre une inflammation, mais la guérison d'un cœur blessé dépend de son désir de vivre.

Sylvie redouble d'inquiétude devant le silence de Jacques. Malgré tout son amour pour sa mère, elle ne peut combler l'absence de son frère. Elle se tord les mains, désolée d'être aussi impuissante.

Plutôt pragmatique de nature, elle se sent complètement démunie, ne sachant comment raccrocher sa mère à la vie.

Jacques lui affirme que sa présence la rassure et l'aide à rester en contact avec la réalité de la terre, même si l'appel du départ résonne

dans sa tête. C'est un combat intérieur, un choix de l'âme où nul humain ne peut réellement intervenir.

- « Nous sommes très impuissants, dit-il tristement, devant une personne qui ne s'intéresse plus à la vie. Mais ici, je garde l'espoir qu'elle est seulement en lutte intérieure. L'inflammation manifeste le feu qui la brûle. Je n'ai aucun remède adéquat contre cela. Sinon j'enferme encore plus le mal et il réapparaîtra certainement plus tard, là ou ailleurs dans son corps. Il est vraisemblable que dans sa fièvre, elle va explorer le fond d'elle-même, ses souffrances anciennes et celles du présent. Elle souhaitera sans doute mourir pour échapper au mal et aussi à l'acceptation de ce qui est. Trop douloureux. La maladie exprime ce chemin intérieur. Je peux soutenir son corps, mais son esprit est seul maître de l'issue du combat. Elle n'a pas vraiment la grippe, ni une bronchite. Sauf que dans sa faiblesse, elle a pu laisser la porte ouverte à tous les virus. Son principal virus, c'est le chagrin, le choc et le déni intérieur. Une perte qu'elle refuse inconsciemment de regarder en face. Elle fait semblant de vivre par habitude et pour les autres. Elle se joue la comédie mais le corps n'est pas dupe. Cette explosion de feu qui l'envahit est la seule façon qu'il a de crier au secours pour signaler le stress qu'elle lui fait subir : oppression du mal, fermeture du cœur, blocage des cris de désespoir et des larmes. Une crispation de tout le être contre l'insupportable. »

Sylvie, fragilisée par sa grossesse, s'effondre au pied du lit. Tout lui glisse entre les doigts pour le moment. Son frère disparaît et sa mère semble inaccessible. Ses larmes coulent. Jacques la prend par le bras et l'emmène dans une autre pièce. Avec douceur, il sèche ses larmes et essaie de lui redonner espoir :

- « La nature humaine est plus solide qu'on ne croit, dit-il se voulant rassurant. Je suis convaincu que Madeleine va triompher de ce passage difficile. C'est une femme de caractère, très sensible et très forte à la fois sous une apparence de faiblesse. Je crois vraiment qu'il s'agit seulement d'une étape de sa libération. J'étais très inquiet de la voir apparemment remonter la pente avec autant de facilité, presque comme si rien ne s'était passé. Mais cette sorte d'impassibilité ne sonnait pas juste. Pour moi, elle refusait la vérité et ne voulait même pas en parler. Un jour la vérité nous rattrape. Se mentir à soi-même est

une autodestruction et le corps se charge de rappeler la nécessité d'un accord intérieur. »

Devant son silence, il ajouta :

- « Pense à toi, à ta petite famille, au bébé qui va naître. Tu ne peux rien faire de particulier pour ta mère en dehors des courses, d'une visite quotidienne qui l'assure de ton amour et de ta confiance en la vie. Tu peux aussi prier si c'est une force pour toi. »

Sylvie hoche la tête en reniflant. Ses larmes se tarissent. Jacques a raison. Elle connaît le langage du corps, mais pour la première fois, elle est confrontée à une expression de force. Faire confiance à la vie, au processus de guérison, est effectivement la vision juste.

Elle peut aussi prier, faire confiance à l'amour. « Pierre, implore-elle en rentrant dans la chambre, laisse-moi Maman encore un peu. Ne peux-tu lui faire comprendre que sa place est encore ici ? »

Mais en même temps, elle se dit que les chemins de l'âme sont impénétrables à notre compréhension limitée.

Au moment même, Madeleine ouvre les yeux et sourit faiblement à Sylvie avant de repartir dans son monde ouaté. « Est-ce un signe de Pierre ? » se demande Sylvie. Mais les disparus ne sont pas toujours très bavards.

Jacques reviendra demain. Sylvie décide d'opter pour la confiance. Elle va rester cette nuit près de sa mère. Demain une aide-soignante prendra le relais. Elle va téléphoner à Christophe pour qu'il s'occupe de Tom.

*

Madeleine dort d'un sommeil agité, son esprit vagabonde dans les brumes d'un monde mouvant. Des rêves se suivent avec rapidité sur son écran intérieur : un enfant court vers elle. Elle ouvre les bras, mais l'espace entre elle et lui s'allonge. Il semble que jamais il n'arrivera dans ses bras. Des nuages blancs flottent autour d'elle. Ils prennent la forme de visages inconnus, flous, mouvants et bienveillants. « Ils veillent sur mon enfant, pense Madeleine, des anges peut-être ».

Une nouvelle vision se présente à elle. Une immense prairie s'étend à ses pieds. Au loin, une petite maison. La cheminée fume. Elle court vers cette maison qui lui paraît accueillante. Elle se sent attendue. Elle court longtemps. Le chemin lui semble long. Elle avance et cependant la maison lui paraît toujours aussi loin ! Enfin, hors d'haleine, elle atteint la barrière du jardin. Mais elle a beau tourner autour de la maison, elle ne voit aucune porte. L'angoisse la tenaille. Elle sait qu'on l'attend, pourtant maintenant elle en doute. Elle voit par une fenêtre un feu dans la cheminée. Une silhouette qu'elle ne reconnaît pas est assise près du feu. Elle frappe à la vitre de toutes ses forces, elle a peur. La fenêtre devient opaque. Elle est devant un mur blanc et quelque chose en elle hurle de désespoir.

Elle se réveille trempée de sueur, une quinte de toux éclate dans sa poitrine comme une tempête qui la secoue toute entière. Ses poumons se déchirent. « Il n'y a pas que ce déchirement là », pense-t-elle. C'est tout son être qui est déchiré, meurtri, amputé.

Quand enfin la toux se calme, elle se lève pour préparer une tisane bien chaude et reprendre une cuiller de sirop qui l'apaise un peu. Il fait nuit, il pleut. Elle entend crépiter les gouttes sur la terrasse. Tout est calme en elle après ses rêves mouvementés, où elle se sent perdue dans un monde flou. Se retrouver dans la cuisine en train de chauffer de l'eau la rassure sur la stabilité de la réalité. « Stabilité, oui, pense-t-elle avec lassitude, c'est l'illusion d'un moment. Demain ou après, comme une roue qui tourne implacablement, le changement frappe à la porte. Et on est là, impuissant, les bras ballants à regarder s'éffriter ce qu'on croyait acquis pour toujours ou pour longtemps, jamais assez longtemps. Bien sûr, on sait quelque part dans sa tête que rien ne dure jamais, mais en même temps on l'oublie, on occulte cette vérité. On n'est jamais près à lâcher ce qui paraît certitude d'aujourd'hui et qui n'est que mouvement. »

La tisane la réchauffe à l'intérieur. La toux se fait légère. Madeleine retourne au lit pour sombrer cette fois dans un calme oublié.

*

Cela fait trois jours que Madeleine est alitée. Une aide-soignante veille sur elle. Elle lui donne à boire et lui fait prendre les remèdes prescrits. La fièvre et la toux ne la quittent pas. Nuit et jour, elle est secouée par des quintes qui la laissent épuisées. Ses poumons semblent rejeter le trop plein de tristesse de son cœur et de son corps. La fièvre la maintient dans un état de somnolence et l'emmène dans des rêves agités. Des cercles de couleur dansent dans sa tête. Ils s'agitent, grandissent et diminuent à un rythme accéléré qui lui fait peur. Ils sont menaçants par leur couleur d'un rouge violent ou d'un brun étouffant. Ils l'enserrent, l'envahissent comme pour la détruire. Ils s'approchent puis repartent, se pénètrent l'un l'autre, puis s'écartent, disparaissent et reviennent aussi vite en un ballet agaçant. Madeleine veut crier, elle a peur, elle n'est qu'une petite fille, elle veut appeler son père à son secours. Mais les sons ne sortent pas de sa gorge. Elle n'a plus de voix et d'ailleurs son père n'est pas là, elle se souvient, il est toujours en voyage d'affaires. Elle se sent seule, perdue, abandonnée, elle va tout lâcher, son cœur va lâcher, c'est trop fort pour elle, elle va être dévorée.

Ensuite, elle revient à elle quelques instants, le temps de réaliser qu'elle est dans son lit, en sécurité. « Je suis malade, très malade, pense-t-elle, je vais sans doute mourir et ce sera tant mieux. »

Et elle glisse déjà dans un autre voyage. Un passage étroit dans une sorte de grotte sombre, sinistre. Elle sait qu'elle doit suivre le chemin qui se dessine. Cependant elle est inquiète, pleine d'appréhension. Qu'y a-t-il dans cette obscurité ? La roche est noire et humide. Elle croit chercher quelqu'un, elle voudrait appeler à l'aide, mais elle ne sait plus qui appeler, elle a oublié ce qu'elle est venue faire ici. Inquiétude. Elle avance lentement, apeurée. Le passage s'élargit un peu, il fait de plus en plus noir. Elle tâtonne, la main sur la paroi, et pénètre dans une sorte de salle qui s'ouvre subitement devant elle. Un homme âgé, qu'elle ne connaît pas, la regarde venir. La bienveillance se lit sur son visage, il rayonne d'amour mais, dans ses yeux, elle lit aussi une certaine détermination. « Est-ce Saint Pierre, se demande-t-elle, et je serais morte, mais ici cela ne ressemble pas à l'entrée du paradis ! » Elle se jette à ses pieds, implorant de l'emmener vers la sortie de la grotte, de la guider vers la Lumière. Elle n'en peut plus. Il

lui tend la main avec bonté en secouant la tête et la relève. Elle comprend alors qu'il ne veut pas l'emmener, qu'elle doit parcourir seule le chemin. Une voix dans sa tête lui parle de confiance et d'abandon, de la joie de la terre. Elle pleure et crie vers l'homme âgé mais en le regardant, elle le voit subitement beaucoup plus jeune.

Il ressemble à quelqu'un qu'elle connaît ou a connu. Il ressemble à... Pierre ! Et, derrière lui, elle entrevoit d'autres silhouettes blanches. Elle veut se précipiter dans ses bras, mais la vision change encore. La forme change, c'est un adolescent maintenant et son visage dégage un halo lumineux. Tous ces visages reflètent la lumière et l'amour. En même temps, elle comprend qu'ils ne sont pas là pour l'emmener mais pour la « renvoyer » d'où elle vient. Un vide s'ouvre en elle, elle a l'impression de basculer. Tout disparaît, elle tombe dans un espace sans fin. Elle hurle. Et s'éveille en sueur.

« Encore un de ces mauvais rêves » marmonne-t-elle. L'aide-soignante lui donne à boire et essuie la sueur qui coule sur son front. Elle sent une quinte qui monte, encore !

La quinte passée, elle repart de nouveau dans des cercles de lumière, qui jouent, dansent comme des graphiques en mouvements permanents. Ces jeux la fatiguent et l'inquiètent, puis elle s'enfonce profondément dans une brume fluide. Elle ne sait pas où elle va, vers qui ? Vers quoi ? Fatigue, mort, oubli, infini

*

Le matin du dixième jour, Madeleine ouvre les yeux, émergeant d'un flou plus doux qu'à l'accoutumée. Elle se sent lasse, sans force, mais très calme. Elle regarde sa chambre comme au retour d'un long voyage. Jusqu'où avait-elle été ? A l'intérieur d'elle-même, une paix qu'elle ne se rappelle pas avoir connu depuis longtemps, très longtemps. Elle ose à peine bouger, de peur de la voir s'échapper.

Un pâle soleil s'infiltré par l'interstice des tentures. Elle est seule dans la chambre. Elle s'étire en faisant la grimace, elle est toute courbaturée. Mais qu'importe elle a envie d'ouvrir les tentures et de goûter ce soleil. « Quel mois sommes-nous ? » se demande-t-elle. « Ah oui, janvier, je crois ». Soleil timide. « Moi aussi je suis faible ».

Il a gelé, l'herbe du jardin a son manteau de givre. Un oiseau chante déjà comme s'il annonçait le printemps. Madeleine sourit à ce tableau d'hiver. Des picotements dans la gorge lui rappellent sa maladie. « Depuis combien de temps suis-je au lit ? » Elle ne s'en souvient pas, peut-être trois jours, une semaine ou plus. Elle sent la vie sourdre doucement en elle et s'en étonne.

L'aide soignante apparaît dans l'encadrement de la porte. Elle sourit :

- « Il semble que vous allez mieux ce matin. »

- « En effet, répond Madeleine, depuis quand suis-je malade ? »

- « Depuis dix jours. Vous vous êtes battue contre la fièvre et contre vous-même, commente-t-elle, mais finalement il semble que vous avez gagné la partie. »

« Gagner ? Gagner quoi ? Le droit de vivre, de rester sur cette terre ? Peut-être bien qu'elle n'était pas prête à partir, « pas l'heure » comme on dit. Elle se souvient vaguement de lieux inconnus, de visages qui lui ont fait comprendre cela ! Elle soupire un peu. « La vie est plus forte et j'ai donc à rester ici. Pourquoi faire ? » Mais toutes ses pensées sont légères. Quelque chose s'est passé en elle, s'est dénoué à un autre niveau de conscience. Elle « sait » que c'est juste pour elle. Elle n'a rien oublié, elle se souvient de son désarroi, de l'absence de Pierre, de sa révolte, de sa douleur. Mais il n'y a plus ce bouillonnement intérieur. Rien qu'une paix tranquille qui ressemble même à une sorte de joie ! « Je ne comprends pas, mais je prends, se dit-elle. »

- « Je mangerais bien des toasts », dit-elle à l'aide-soignante qui, pour le coup, confirme qu'elle est en voie de guérison !

*

Joie pour Sylvie de voir sa mère revenir à la vie. Jacques aussi ne cache pas sa satisfaction : Madeleine revient « de loin ». Peut-être lui parlera-elle un jour de ce « voyage au bout d'elle-même », mais pour lors, elle est aux portes de la convalescence et son ordonnance est simple :

- « Fais ce que tu as envie de faire ou de manger. N'en fais pas trop, car tu es très faible. Tu peux t'asseoir au soleil dans le jardin, bien

emmitouflée, pour respirer l'air pur d'hiver. Mais prudence, pas de refroidissement, ne présume pas de tes forces. Bienvenue dans le monde, le tien, le nôtre ! Je suis content de voir que tu as choisi de rester parmi nous ».

- « Je n'ai rien choisi du tout, proteste Madeleine. J'ai flotté dans des mondes bizarres souvent effrayants, et finalement je suis ici, chez moi avec vous tous ».

Pourtant dans un éclair, elle revoit un visage bienveillant penché sur elle. C'est tellement bref qu'elle ne réalise pas vraiment.

Jacques la sent différente, complètement présente à elle-même, apaisée, plus vivante, comme avant le décès de Pierre. Son absence semble maintenant pour elle une réalité acceptée. De temps à autre, une sorte de nuage ombre son regard bleu. Une fraction de seconde, juste un passage rapide ; puis elle retrouve un visage détendu.

Jacques reporte à plus tard un entretien sur ce qu'elle a vécu.

Encore que ! C'est son histoire personnelle, une histoire d'âme. Après tout, l'essentiel c'est son nouvel état, comme libéré de toute tempête intérieure. Mais fragile, très fragile ; encore.

A présent, elle retrouve ses conversations avec Tom et joue avec lui dans un plaisir renouvelé.

La convalescence sera longue sans doute, mais Madeleine est en bonne voie. Son corps s'est apaisé, lavé ; tout son être semble avoir lâché ses tensions. Jacques, à son tour, invoque Pierre, pour qu'il accompagne sa mère sur ce chemin du retour à la vie.

Des vacances à la mer revivifieraient notre malade, pense-il, et il enchaîne aussitôt sur cette proposition.

- « Dès que tu te sentiras mieux, Madeleine, je te prescrirai un séjour au bord de la mer ! »

- « En hiver !? » s'étonne-t-elle.

- « Pourquoi pas. La pureté de l'air, son iode, le vent et un peu ou beaucoup de soleil, j'espère, t'aideront à reprendre des forces et balaieront les restes de tes nuages noirs ! » dit-il dans un clin d'œil. Elle hausse les épaules et ne répond rien. L'idée de revoir la mer la

séduit assez. Marcher dans le vent et offrir son visage à la légère caresse, même très légère du soleil, pourquoi pas en effet. Rien ne la retient vraiment dans sa maison. Elle ne doit penser qu'à elle-même et cela la déconcerte de se sentir aussi libre. *S'aimer soi-même, se faire du bien est la première façon d'aimer*, a dit quelqu'un. Il serait temps qu'elle en prenne de la graine.

Comme une petite fille à qui l'on promet des vacances, Madeleine se projette dans le tableau. Les cris des mouettes lui parviennent déjà

4

Chaudement vêtue d'un anorak matelassé et chaussée de bottes, Madeleine fouille les amas de coquillages que la marée a rassemblés. Elle choisit consciencieusement quelques beaux spécimens que Tom lui a fait promettre de rapporter.

La mer est basse et se perd dans la brume. On ne distingue pas du tout l'horizon. Les nuages se bousculent dans le ciel sur un fond de bleu qui se dévoile de courts instants. C'est la première fois que Madeleine vient à la côte durant l'hiver. L'air est froid, le vent supportable. Elle se réjouit de se promener sur les étendues de sable quasi désertes.

Depuis une semaine, Madeleine suit sa cure de vitamines iodées : promenades, siestes, promenades. Elle découvre le charme de cette station de vacances en dehors de la saison. En ce début de mars, il y a peu de monde, des personnes âgées ou de jeunes couples avec de petits enfants, des personnes seules aussi qui semblent comme elle profiter de ce temps de calme. Le patron de l'hôtel où elle a réservé sa chambre, la « chouchoute » et lui fait de bons petits plats de poissons.

Madeleine se laisse vivre. Chaque jour, portée par le vent ou le soleil timide, elle choisit un itinéraire de promenades, là où ses pas l'emmènent : les dunes, les petits bois, la plage ou le village. Elle ne

connait personne et pourtant elle ne se sent pas seule. Une paix intérieure l'habite et la comble pour l'instant.

Après sa maladie, elle redécouvre tout ce qui fait la vie comme si c'était la première fois. Tout est neuf et agréable. Elle se sent bien.

Le bruit des vagues et les cris des goélands lui semblent la plus merveilleuse symphonie du monde en mouvement. Lorsqu'elle se sent fatiguée, elle s'assied sur un banc à l'abri du vent et ferme les yeux. Et si justement le soleil se montre généreux ce jour là, elle se nourrit de sa chaleur et présente son visage à ses rayons.

Au gré de sa recherche de coquillages, elle avance vers un brise-lame et distingue bientôt une personne assise face à la mer. Au vu de son attirail, Madeleine déduit qu'elle est en train de peindre un tableau.

Lorsqu'elle passe près de la femme qui la salue d'un franc bonjour, elle remarque que la peinture est à peine commencée. Elle poursuit sa promenade en se demandant si le temps est propice à ce travail. La mer et le ciel sont noyés dans la grisaille. « Ce ne sera pas un tableau ensoleillé », pense-t-elle.

Mais, à sa grande surprise, elle s'aperçoit du contraire, quand elle revient de sa « pêche » aux coquillages. L'aquarelle dégage une luminosité qui, dans la réalité, n'est pas apparente!

- « Extraordinaire ! » s'exclame-t-elle interloquée.

L'artiste se retourne vers elle en souriant :

- « *On ne voit bien qu'avec le cœur*, dit-elle, ce n'est pas de moi, il y a déjà quelqu'un qui l'a dit ! » et elle fait un clin d'œil.

- « Je ne comprends pas, dit Madeleine, l'horizon est bouché et vous peignez un soleil absent ! »

- « En effet, on ne voit pas le soleil mais je connais son reflet sur la mer et je peux le reproduire avec mes yeux intérieurs. Ce que j'ai besoin d'avoir sous les yeux, c'est la perspective. C'est ma difficulté lorsque je dessine ou peins. Ne croyez pas que je sois une artiste, juste un amateur qui s'amuse à reproduire avec beaucoup d'imagination » .

- « C'est quand même stupéfiant que vous puissiez rendre avec autant de naturel quelque chose qui n'est pas devant vous. Je ne pourrais le croire si je n'en avais la preuve devant moi ! »

- « Bah, c'est comme toutes les œuvres imaginaires, sauf qu'ici je reproduis une réalité qui n'est pas là, pour l'instant. Si je peignais un paysage africain ici sur la plage, vous auriez compris de suite que je suivais une vision intérieure connue ou imaginaire. Ce qui vous a surpris, c'est que le tableau ne reflète pas ce que vous, vous voyez devant vous ! » Elle sourit toujours.

Cette petite dame sympathique attire Madeleine, il émane d'elle autant de lumière que de son tableau. Elle a un visage enfantin marqué de fines rides autour des yeux, un regard bleu-vert comme la mer, semé de paillettes dorées. Emballée dans un grand manteau à capuchon, on ne peut pas distinguer grand-chose de sa silhouette.

En quelques traits rapides, elle achève son tableau et se met à ranger son matériel.

- « Je ne me suis pas présentée, dit-elle, mon nom est Béatrice F. Je suis ici pour une semaine. »

- « Je m'appelle Madeleine D., je suis ici en convalescence pour trois semaines. »

Béatrice scrute un court moment le visage de Madeleine comme pour mieux la cerner. Ensuite repliant son fauteuil, elle propose :

- « Si cela vous dit, nous pourrions prendre un thé ensemble cet après-midi à la terrasse du « Salon de la Digue ». Maintenant, je suis pressée, et désolée de vous quitter si vite. »

Madeleine accepte avec joie. Cette agréable rencontre lui donne chaud au cœur et elle se fait un plaisir de continuer la conversation avec Béatrice.

Celle-ci, chargée de ses sacs, se dirige déjà d'un bon pas vers le centre de la station.

- « Un peu de compagnie me fera du bien, se dit-elle. Quelque chose m'intrigue chez cette femme. Elle paraît la soixantaine et en même temps, elle est pleine de jeunesse. Tout paraît être un jeu pour elle. Elle semble heureuse de vivre. La vie a dû être facile pour elle ! »

*

En cela, Madeleine se trompe complètement. Après une heure de conversation devant leurs tasses de thé bien chaud, elle avait découvert les grandes lignes de la vie de Béatrice. Une vie pas facile du tout. Enfant, elle avait dû fuir, avec ses parents, l'Afrique en pleine tourmente. Quelques années plus tard, à l'âge de quinze ans, elle perdait sa mère emportée par un cancer. Mariée à un ingénieur industriel, elle s'était expatriée en Amérique du Sud, pour revenir cinq ans plus tard, divorcée et accompagnée de deux enfants en bas âge. Un parcours difficile pour elle : travail, enfants, un père malade. Une nouvelle rencontre lui avait enfin apporté la complicité dont elle rêvait. Une fois ses enfants mariés, elle avait commencé à s'occuper d'elle et à voyager seule ou en compagnie de son compagnon. Elle s'autorisait enfin à vivre pleinement. Mais en quelques jours, ce merveilleux ami l'avait quittée, emporté par une crise cardiaque. Elle s'était retrouvée de nouveau seule et désemparée. Jusqu'au jour où, lors d'un voyage en Inde, les paroles d'un sage et ensuite des séminaires lui avaient ouvert les yeux sur le sens de la vie et le chemin de la Lumière intérieure.

Madeleine, à son tour, raconte sa vie, ses souffrances et le décès de Pierre. Béatrice compatissante, l'écoute sans l'interrompre. Madeleine lui parle de tout ce qu'elle a ressenti durant ces derniers mois. Elle en parle comme elle n'en a jamais parlé à personne ! Tout à coup, elle s'arrête, surprise de se laisser aller à de telles confidences.

- « Je vous connais à peine et je vous parle comme à un psy. »

Béatrice sourit encourageante :

- « Ne t'inquiète pas, Madeleine, je pense qu'on peut se tutoyer, n'est-ce pas, je suis devenue une très bonne « écoutante » et beaucoup de gens aiment se confier à moi. A travers ce qu'ils me disent, ils trouvent leur propre solution. Je ne suis pas psy, mais j'ai découvert la compassion en Inde et depuis je peux vraiment aider les autres simplement en les écoutant. »

Et la conversation se poursuit toute l'après-midi. Elles ont mille choses à échanger. Leur parcours est différent mais les analyses que Béatrice fait de sa vie ouvrent des perspectives insoupçonnées à Madeleine. Le regard juste et direct de Béatrice sur sa propre histoire, lui montre la vie sous un autre jour et transforme les difficultés en aventures fantastiques et enrichissantes. Elle semble tout connaître de la face invisible du monde.

Madeleine réalise que, comme la plupart des gens, elle-même porte des lunettes qui ne lui permettent pas de voir l'ensemble du tableau. Elle n'en voit qu'une partie, celle qui enferme dans la souffrance et les émotions, dans les soucis quotidiens : travail, argent, relations amicales et familiales, mais jamais le cœur des choses.

- « ... que veux-tu dire par cœur des choses ? » demande Madeleine, animée telle une enfant qui découvre le monde.

- « Eh bien, sourit Béatrice, le cœur des choses, c'est leur vraie raison d'être. Tout est amour, tout est énergie d'amour dans le monde et tout est parfait ! Même la maladie, même la mort qui n'est qu'un passage de l'autre côté, dans le monde invisible, juste au-delà du visible. Chaque événement de notre vie est une occasion de nous dépasser, de nous mettre au défi, de nous ramener à nous-mêmes, aux vraies valeurs de la vie : l'amour, l'harmonie, la paix. La maladie est le moyen que le corps a de te parler, de te dire qu'il est saturé de pensées négatives qui le perturbent et se cristallisent en douleur ou explosent en inflammation, comme un volcan trop longtemps endormi. La plupart du temps, nous cachons notre mal-être au fond de nous, jusqu'au jour où le volcan se réveille et gronde son mécontentement. »

- « Donc, réfléchit Madeleine, ma « drôle » de grippe-bronchite était l'explosion de ma révolte à la suite de la mort de Pierre. Je l'avais en partie occultée, refoulée en moi. Je comprends alors, mes rêves ! »

Et elle raconte les morceaux de rêves qui lui reviennent

Béatrice est décidément une merveilleuse personne qui décode pour Madeleine le sens de ses cauchemars et de tous ses fonctionnements inconscients.

En une après-midi, Madeleine découvre plus sur elle-même qu'en de nombreuses années d'expériences.

Lorsqu'elle quitte sa nouvelle amie, elle a la tête qui tourne de tant d'informations. Il lui faudra un peu, voire beaucoup de temps pour pouvoir mettre en pratique cette nouvelle approche de la vie. Elle se sent heureuse et tellement pleine d'énergie nouvelle qu'elle a bien du mal à trouver le sommeil ce soir-là.

5

Les deux nouvelles amies se sont séparées sans convenir d'un moment pour se revoir, laissant le « hasard » se charger d'une nouvelle rencontre. Béatrice doit repartir vers la capitale et reviendra dans quelques jours. Madeleine n'est pas impatiente de la revoir, non qu'elle ne le souhaite pas, mais elle a besoin de temps pour « digérer » tout ce qu'elles ont échangé. Besoin d'être seule pour revoir sa vie avec un nouveau regard. Non plus « Pourquoi cela m'est-il arrivé ? » Mais plutôt : « Qu'est-ce que cela veut me dire ? Pourquoi ai-je attiré cette situation ou cette expérience ? » Et bien d'autres questions encore qu'elle ne s'est jamais posées, se contentant de subir la vie en victime qui courbe l'échine et d'enfermer en elle sa colère contre les autres, Dieu et l'Univers !

Au fond, elle ne s'est jamais demandé quel est le sens de la vie, ni ce pourquoi nous sommes sur la terre. Elle vivait, comme tout le monde, enfermée dans un système, regardant ses pieds mais sans lever les yeux au ciel. Façon de parler parce qu'elle aime regarder le ciel, surtout pour fuir dans cet infini, plutôt que pour élargir sa vision. Personne, jusqu'à ce jour ne lui avait parlé de cette façon claire et directe, qui touche le cœur et la fait vibrer à l'intérieur. Elle se sent de plus en plus légère au fur et à mesure qu'elle passe son histoire en revue et en découvre le fil conducteur.

Tout en laissant son esprit et son cœur mettre de l'ordre dans son monde intérieur, elle donne de l'exercice à son corps en se promenant chaque jour sur le bord de mer ou dans les petits chemins des dunes. Soleil ou nuages, grand vent ou pas, Madeleine vit une cure de désintoxication intérieure et extérieure qui la ravit au-delà de tout ce qu'elle aurait pu souhaiter de meilleur.

Le vent du large et celui des nouveaux espaces qui s'ouvrent devant elle dans son paysage intérieur balayaient toutes traces de sa maladie et de sa révolte.

Il reste encore bien des questions sans réponse. Sans doute la Fée Béatrice, comme la nomme Madeleine, l'éclairera d'un coup de baguette magique lors de sa prochaine apparition.

Madeleine ne sait même pas où loge sa « Fée ». « Peut-être est-elle née d'une vague ou bien est-elle une sirène sortie des eaux pour me redonner vigueur », se dit Madeleine en riant et en scrutant la plage à la recherche d'une artiste et de son chevalet. Mais personne ne s'attarde, en ce jour, sur la plage fouettée par le vent. « Il est vrai que son chevalet serait emporté ! »

Madeleine se réfugie dans une taverne pour prendre un café. La salle est presque vide en ce mois d'hiver. Deux hommes et deux femmes jouent au scrabble et semblent beaucoup s'amuser. Plus loin, à une petite table, une femme seule fait des réussites devant une tasse de thé.

Madeleine observe ce petit monde tranquille, en apparence sans souci. « Que sait-on des autres et de leur monde intérieur ? ». Elle en sait pourtant plus que d'autres puisqu'elle a choisi de scruter les profondeurs humaines en étudiant la psychologie. « Au fond, j'ai étudié cela pour me comprendre moi-même et il semble bien que je n'aie pas compris grand-chose jusqu'à maintenant. »

Elle se sourit à elle-même de cette découverte. La joueuse de cartes lève justement les yeux et répond à ce sourire croyant qu'il lui est destiné. « Pourquoi pas, se dit Madeleine, quand on se sent bien, on dirait que les autres le sentent et vous regardent différemment. On a envie d'aimer tout le monde et de leur parler. Je parierais bien que d'ici deux minutes, je serai en conversation avec cette femme ! »

Le sourire de Madeleine devait être engageant parce qu'effectivement, la dame aux cartes termine une partie et fait remarquer tout haut qu'elle vient de réussir son jeu.

- « Magnifique, lui répond Madeleine, et peut-on savoir quelle était l'intention du jeu ? Du soleil pour demain ? »

- « Mais non, ma petite dame, répond l'intéressée avec un léger accent wallon, je voulais voir si mon pøtit va trouver du travail. Et les cartes møont dit que oui. »

- « Vous y croyez vous à ces jeux ? »

Madeleine poursuit la conversation avec une curiosité polie.

- « Evidemment, dit la dame un peu vexée, j'ai toujours vu les bonnes et les mauvaises choses qui allaient venir. Tenez, quand mon Alphonse s'est cassé la jambe, je savais qu'il allait avoir un accident, et quand ma belle-fille est « tombée » enceinte, je le savais avant elle ! Les cartes møont toujours soufflé ce qui arriverait pour la famille et pour moi-même. Mais quelques fois pour moi, je ne vois pas très clair ! »

Madeleine regarde plus attentivement la femme qui lui parle : la cinquantaine, un peu ronde de partout. Habillée de vêtements bon marché forts usagés. Toute sa personne laisse deviner un milieu peu aisé. « Mais ce n'est peut-être qu'une apparence, se dit-elle. Quelle est sa vie ? Comment la voit-elle ? »

Madeleine est ramenée à la réalité par la dame qui propose de lui « faire les cartes ». Surprise elle ne sait que dire. L'autre attend une réponse. « Peut-être en fait-elle un commerce ? » et Madeleine s'enquiert du prix de ce service.

- « Rien du tout, ma petite dame, c'est pour vous faire plaisir. Vous m'êtes sympathique, là toute seule, devant votre café et je voudrais vous distraire. »

- « Vous aussi vous êtes seule », remarque Madeleine.

- « Oui, mon Alphonse est allé en vélo avec son frère jusqu'à F. Moi, le vélo c'est plus mon truc, j'ai plus vingt ans, rit-elle. Offrez-moi un café, si vous tenez à me payer. »

Madeleine commande un café, pour la dame et un thé pour elle.

La dame commence à battre ses cartes, aux bords usagés pour avoir beaucoup servies. Elle étale une série qu'elle place de façon

mystérieuse devant Madeleine, attentive malgré elle. Elle n'avait jamais vraiment ajouté foi à ces pratiques, mais elle s'était laissé dire que certaines personnes avaient apparemment des dons pour « lire » dans un support comme les cartes ou une boule de cristal. Comment peut-on « deviner » la vie des autres ? Encore un mystère !

Mais la dame ne se soucie pas des pensées de Madeleine. Plongée dans ses cartes, elle semble absente à toute autre chose. Tout d'abord embarrassée, elle se décide subitement à dire :

- « Vous avez beaucoup souffert. Je vois des séparations, la mort d'une personne proche, un accident aussi. »

- « Stupéfiant, s'étonne Madeleine, il n'y a là que dame de pique, valet de cœur et dix de cœur, et elle me raconte mon histoire ! »

Et la dame continue. Madeleine l'entend parler de maladie et de travail pour aider les autres. Ensuite elle enchaîne avec l'avenir où elle parle de rencontres qui vont changer sa vie, trois rencontres différentes, des enfants aussi, un ou plusieurs qui l'entoureraient, un nouvel amour et enfin la paix intérieure.

Madeleine entend les choses dites sans trop y croire. Mais la dame ne s'est pas trompée sur le passé dont elle n'a aucune connaissance. Alors ses prévisions pour l'avenir se révéleraient-elles peut-être exactes ?

Des rencontres ? Des enfants ? Tom sans doute et le bébé que Sylvie attend. Un nouvel amour ? Madeleine doute qu'elle ait encore envie de rencontrer un homme, mais qui sait ? « Rien n'est impossible, dirait Béatrice, cela dépend de nous ! »

La dame s'est arrêtée, toute rouge, sans doute de s'être autant concentrée sur ses visions. Elle regarde Madeleine, semblant attendre un commentaire encourageant de sa part. Mais Madeleine est perdue dans ses pensées et doit faire un effort pour remercier la dame et la féliciter de son travail.

- « En ce qui concerne mon histoire, vous avez vu juste. Vous faites cela depuis longtemps ? » demande-t-elle curieuse.

- « C'est de famille, dit la dame, ma mère et ma grand-mère lisaient déjà dans les cartes. J'ai hérité de cette capacité. Beaucoup de gens ne me croient pas, sauf quand ils voient que les choses arrivent

comme je l'ai prédit. Evidemment, parfois, il vaut mieux ne pas savoir, surtout quand ce n'est pas gai. Mais ici, je n'ai vu que de bonnes choses pour vous. C'est plus agréable pour moi aussi. Tiens, les voilà », dit-elle, voyant deux hommes dans l'encadrement de la porte. « Je m'en vais. Bonne chance, ma petite dame, et merci pour le café. »

Elle prend son manteau et se dirige lourdement vers les hommes qui l'attendent.

Madeleine n'a pas eu le temps de la remercier.

« Quelle étrange rencontre ! C'est peut-être l'une de celles que les cartes annoncent ! Je serai contente de parler de tout cela à Béatrice. Quand vais-je la revoir ? » Elle souhaite ardemment continuer cette passionnante conversation sur l'art de vivre. Elle sent que son regard sur le monde extérieur a déjà changé. Quelques coups de baguette de la Fée Béatrice devraient sans doute l'aider à transformer la chenille qu'elle est en léger papillon.

Elle paie les consommations et sort dans l'obscurité qui tombe, pour regagner son hôtel.

*

Les jours passent et Béatrice ne reparaît pas. Madeleine a beau scruté la plage, aucune dame au chevalet n'apparaît. De même, elle passe et repasse devant l'immeuble où elle l'a vue entrer. Elle regarde les fenêtres, pour la plupart closes par des volets. Aucune forme connue ne se profile. Madeleine se sent esseulée.

Dans une semaine, ses vacances se termineront et elle n'aura plus aucune chance de revoir sa bonne fée. Les personnes qu'elle rencontre sur les bancs ou dans les crêperies sont charmantes et aimables. Cependant, aucune ne lui apporte le réconfort et la lumière de Béatrice. Il semble que l'Univers l'ait mise sur sa route pour l'éveiller à elle-même. Maintenant, il lui faut continuer seule son voyage intérieur.

Madeleine se sait encore fragile et se sent dépassée par la tâche qu'elle entrevoit. Avec Béatrice pour guide c'était un plaisir de se remettre en

question, mais seule... Elle soupireí Elle doute d'en avoir la force.
Elle décide de noter dans un cahier tout ce que Béatrice lui a enseigné,
du moins ce dont elle se rappelle.

Points de repères pour avancer dans ce nouveau voyage.

6

Les trois semaines de convalescence de Madeleine touchent à leur fin. Il ne lui reste plus que deux jours avant de rentrer chez elle. Elle avait débuté son séjour dans la joie de retrouver le goût de vivre après sa pénible maladie. Elle était heureuse de respirer l'air iodé, d'être fouettée par le vent et d'offrir son visage à la caresse du soleil. Ensuite, elle avait croisé Béatrice et son cœur s'était réveillé, son sang avait accéléré sa course. Elle s'était sentie pleine de forces à nouveau. Non qu'elle ait oublié la mort de Pierre, mais la vie reprenait son mouvement, libérant en elle un flot d'énergies nouvelles.

Son espoir de revoir Béatrice l'avait soutenue durant une semaine encore. Mais au fil des jours, ne voyant aucun signe de celle qu'elle considérait comme une amie et n'ayant aucune possibilité de la rejoindre, Madeleine s'était sentie glisser doucement dans la grisaille de la mélancolie. De plus, le temps, jusqu'alors très agréable, vira subitement à la pluie. De gros nuages sombres crevaient et s'écoulaient en averses abondantes, de quoi décourager de sortir.

De la fenêtre de sa chambre, Madeleine regarde tomber la pluie. Elle ne veut pas se laisser démoraliser. « Nous sommes en hiver après tout ! » Un malaise insidieux l'envahit progressivement depuis quelques jours. Elle se surprend à penser à Pierre avec une infinie

tristesse qui pourtant semblait l'avoir quittée depuis sa maladie. « Non, se dit-elle, je ne veux pas retomber dans la souffrance de l'absence. Je croyais avoir accepté que tout soit juste, que c'est sa destinée. Je ne veux pas recommencer à écouter ce refrain triste qui me casse complètement. J'ai choisi de rester, m'a dit Béatrice. Je sens que c'est vrai. Je suis encore entre deux rives, ou plutôt sur le bord de celle de la vie à me demander ce que je vais faire. Il faut que je m'occupe, que je me distraie sinon je vais déprimer pour de bon ! »

Déterminée, elle sort sous la pluie battante à la recherche d'une distraction. Pourquoi pas, la Galerie d'Art de la plage ? Elle n'a pas encore eu l'occasion de la visiter.

Les tableaux exposés captent son attention durant une petite heure : paysages de plage, de mer, bateaux en pleine mer ou dans la tempête. Elle se sent un peu comme cette « coquille de noix » dans le tumulte des vagues. Le peintre semble avoir un bon « coup de pinceau » pour rendre les atmosphères. Cependant, Madeleine trouve qu'il lui manque quelque chose. L'aquarelle de Béatrice débordait de lumière même sous un ciel gris. Quelque chose vivait, animait l'ensemble. Sans doute l'âme de l'auteur. « La joie de vivre qui est en elle. » pense Madeleine. Et si je prenais un pinceau, quelle serait ma peinture ? Je ne sais même pas dessiner correctement... » Une pensée la traverse : « Je crois qu'au travers du dessin, transparaît quelque chose de notre état d'âme que seule une autre âme peut décoder. Ce ne sont pas les yeux qui voient la lumière, c'est l'âme qui la perçoit au-delà du sujet. » Un petit rire la secoue : « Voilà, que je fais de la philosophie de la peinture ! Cela me donne envie de peindre à mon tour. Je pourrais acheter des gouaches pour faire un essai de mes capacités. Je les donnerai à Tom, si je suis nulle ! »

Madeleine exhale un soupir. La crispation intérieure ne disparaît pas pour autant. Elle ressent une tension indéfinissable qui la rend nerveuse. Elle sort de la Galerie. Indécise « Que faire ? ». Il pleut toujours. « Je ne vais pas rentrer me pelotonner devant la TV pour passer le temps ! De quoi ai-je envie maintenant ? Euh ! D'une tasse de thé bien chaude dans un cadre accueillant. »

Elle se surprend à se poser cette question. Une nouvelle façon de prendre soin d'elle-même !

Ses pas la conduisent à une crêperie qu'elle affectionne pour son décor breton. L'ambiance y est chaleureuse, de petits rideaux de dentelle aux fenêtres, une odeur de pâte chaude, une musique douce. Avant d'y pénétrer, elle s'arrête à la librairie d'à côté. « Aujourd'hui je commence à écrire tout ce que Béatrice m'a fait découvrir. Je vais acheter un cahier, un beau gros cahier rose ! »

Un quart d'heure plus tard, elle ressort un paquet sous le bras : deux revues, le livre d'un journaliste américain qui semble avoir découvert un « mode d'emploi » de la vie et un magnifique cahier... rose !

Elle s'installe dans un coin tranquille de la crêperie, son cahier devant elle. « Par où commencer ? » Madeleine a l'impression que Béatrice lui a donné la clef du code secret, d'un code de vie, et qu'elle ne se souvient des chiffres que dans le désordre. « Pas de quoi gagner le tiercé ! » ironise-t-elle. Elle décide de se lancer suivant les souvenirs qui lui reviennent : « Que disait-elle de ses tableaux ? *L'essentiel est invisible* ! oui je connais mais j'oublie. Sans doute, la mort ajoute une dimension à la notion d'invisible. Et puis, elle disait aussi que *tout est juste. Rien n'arrive par hasard. Tout suit un programme que nous ne connaissons pas. S'opposer ou résister nous amène à souffrir. Nous sommes victimes de nous-mêmes* »

Le stylo court sur les pages blanches.

*

Un rayon de soleil par la fenêtre appelle le regard de Madeleine. Un coup d'œil à l'extérieur lui rappelle la réalité. Le temps s'est arrêté pendant ce voyage intérieur. La pluie a cessé et les nuages poussés par le vent libèrent le ciel pour préparer un splendide coucher de soleil.

Satisfaite de son travail, Madeleine est pleine d'énergie et sourit « au soleil qui joue avec les nuages », aurait dit Tom. Merveilleux petit bonhomme, pense-t-elle attendrie.

Elle ferme le précieux cahier. Elle a encore beaucoup à écrire. Ce sera son journal, son compagnon à qui elle pourra confier toutes ses réflexions : les petits cadeaux, les nuages noirs et les questions sans

réponse, comme l'absence de Béatrice ! « Celle-ci sème des graines dans le cœur puis disparaît sans possibilité d'être atteinte. Son nom ne se trouve même pas sur la boîte aux lettres de l'immeuble ! » Madeleine se demande parfois si elle n'a pas rêvé cette rencontre comme celle d'une fée qui change la citrouille en carrosse et s'évanouit dans l'invisible.

« Rêve ou pas, se dit-elle, les graines semées dans mon esprit, commencent à germer, je crois, et je compte bien les arroser pour les voir grandir encore ! Béatrice serait-elle une des rencontres annoncées par la « dame aux cartes » ? » Elle non plus Madeleine ne l'a pas revue. Mais dans les stations balnéaires, les gens vont et viennent, il est normal de les croiser un jour sans lendemain.

Elle se lève, remet sa veste fourrée, laisse sur la table le prix de sa consommation et sort de l'établissement. Au moment où elle ouvre la porte, un groupe d'enfants de six à dix ans avance lentement sur la digue, encadré par deux éducateurs. Certains se laissent tirer par la main en traînant les pieds. Ils marchent avec difficulté et Madeleine constate qu'ils ont tous un handicap physique et aussi, semble-t-il, un retard de développement.

« On profite du retour du soleil pour les aérer un peu, pense-t-elle. Sur la côte, il y a beaucoup d'institutions pour enfants à problèmes ! »

Au moment où elle traverse la rue, un enfant trisomique qui traîne à l'arrière du groupe, se tourne vers elle. Elle croise un instant un merveilleux regard bleu, limpide comme un lac de montagne ! Rien qu'un éclair ! Déjà l'un des éducateurs prend la main du petit pour le faire avancer. Madeleine éblouie en reste interdite. Un coin de ciel dans un corps en souffrance. Comme une flèche, le regard de cet enfant a touché son cœur et elle se sent complètement secouée.

Le petit groupe s'éloigne déjà sur la digue. Madeleine, rêveuse, se dirige dans l'autre sens, face au soleil couchant.

Une journée riche en émotion. « A noter dans mon journal ! Bien que je n'aie pas les mots pour le dire, ni pour l'écrire ! »

7

Juillet. Un an déjà, que Pierre nous a quittés ! Madeleine se repose au soleil dans son relax. Elle revoit quelques images de l'enterrement sans trop d'émotion, sa torpeur d'après, sa maladie l'hiver dernier, les vacances à la mer... Le film se déroule.

Elle peut enfin se poser un peu. Cinq jours auparavant, Sylvie a mis au monde une merveilleuse petite fille. Du haut de ses trois ans, Tom a décrété qu'elle est « unique ! » Toujours le mot juste, ce petit. Nous sommes tous uniques ! L'arrivée de la petite Gaëlle a « éclipsé » un peu le souvenir du départ de Pierre. « Une vie part, une autre arrive. Ronde des vies ! »

Sylvie n'a pas oublié son frère, mais son accouchement se préparait et voilà : les vivants prennent le pas sur les morts. Madeleine elle-même avait eu du mal à trouver un moment pour être seule avec le disparu. « Excuse-moi, Pierrot, tu sais que je ne t'ai pas oublié, puisque je te parle chaque jour, mais ta sœur est sur le point d'accoucher et il faut que je m'occupe de Tom aujourd'hui. Tu sais, je pense à toi, tout comme les autres jours, tu es dans mon cœur. Un lien invisible. Le temps n'a pas de prise, puisque ce lien est hors du temps ».

Cependant les larmes coulent sur son visage. Tom va voir qu'elle a pleuré. Justement, accourant du jardin, il ouvre violemment la porte et se précipite sur Madeleine : « Pleure pas, Tonton Pierre est content qu'on va avoir un bébé. Viens on va lui cueillir des fleurs ! » Et il l'avait entraînée au jardin choisir des roses pour la photo de Pierre.

Une fois encore, Tom avait raison. D'où il est, Pierre se réjouissait certainement de cet événement familial, à moins qu'il ne soit trop loin. Depuis quelque temps, elle avait l'impression qu'elle recevait moins de signes de sa présence. Ou alors était-elle trop occupée pour les voir ?

Depuis son retour de la côte, elle avait repris son travail de psy, elle avait retrouvé ses amies, avait mis sa maison et son jardin en ordre et avait continué à écrire son précieux journal. Le temps avait coulé très vite.

*

Sylvie est rentrée chez elle maintenant. Tom « va aider » Maman et Madeleine retrouve un peu de temps pour elle-même. C'est dimanche. Au calme dans son jardin en fleurs, elle se balance rêveuse dans un fauteuil.

La mère et l'enfant se portent bien. Le père et le petit frère aussi. Et la Grand-Mère, comment va-t-elle ? Le temps court, le temps file. Elle chasse sa mélancolie à grands coups d'occupations, d'obligations, mais elle ressent un poids qui pèse sur son cœur. Quelque chose qui l'étouffe par moment et la fait tousser le matin comme une fumeuse, qu'elle n'a jamais été. Le seul qui la regarde avec attention, c'est Jacques, l'ami et le médecin. Elle lui a parlé de sa toux, mais il n'a que des sirops ou des pastilles pour adoucir la gorge. Elle ne lui a jamais parlé de Béatrice et de son journal. Elle ne sait pas pourquoi ? Une pudeur de se dévoiler peut-être ? Elle a essayé de mettre en place cette nouvelle vision, entraperçue par la baguette magique de sa fée. Elle a pris du recul, s'est remise en question, à chercher à comprendre. Elle peut admettre beaucoup de choses et accepter que la mort de Pierre soit conforme à

son destin. Elle « accepte », oui Mais, le goût est amer et acide comme un fruit encore vert. Il semble que son cœur n'entende pas ce que sa tête décide. Le seul mot qui lui vienne à l'esprit serait plutôt « résignation » : c'est « arrivé » et il faut vivre avec.

« Cette pensée même si je la comprends, m'est un poids, une charge à porter chaque jour Être seule à porter l'absence, le vide On s'habitue, bien sûr D'ailleurs, je crois m'être habituée »

Il n'y a plus de révolte, il y a un manque Un manque d'intérêt pour ce qu'elle fait, un manque de joie dans le cœur. Tout est empreint de tristesse, de grisailles. Elle porte la blessure de l'absence comme une écharpe autour du cœur, qui étouffe ses élans. Elle a mis les mots justes sur son malaise : une résignation étouffante. Combien Béatrice lui manque pour l'aider à comprendre les méandres tortueux de cet état d'âme.

Madeleine sent les larmes monter et les laisse couler. « Rien plus jamais ne sera pareil, se dit-elle, il faut l'accepter » et les larmes se précipitent de plus belle.

Perdue dans sa douloureuse rêverie, elle ne remarque pas un papillon qui voltige autour d'elle et se pose à portée de main sur une rose pleinement épanouie. Elle se mouche, essuie ses larmes et distraitemment s'aperçoit de sa présence. De fleur en fleur, il butine le suc dont il a besoin pour vivre. Puis revient sur la rose près de Madeleine. Une phrase lui traverse l'esprit « *Ce qui est catastrophe pour la chenille, c'est le papillon !* » Qui a dit cela ? Peu importe. Le sens de la phrase perce les brumes de grisailles qui ont envahi l'esprit de Madeleine. Un signe de Pierre ? Ou de l'Univers ?

Quelque chose lâche en elle, une tension se dénoue. Bien sûr, la chenille limitée agit suivant son instinct. Un jour elle s'enferme dans son cocon parce qu'elle « sait » que c'est le moment de la transformation. Peut-être est-elle angoissée (que savons-nous de son ressenti ?) Elle se replie, disparaît pour devenir une autre version d'elle-même : un merveilleux papillon, éphémère, mais splendide de couleurs dansant dans la lumière. *Toute catastrophe (vision humaine) est l'instant de l'appel à la transformation qui mène à une autre*

manifestation de soi, plus belle, plus lumineuse. Chaque événement désagréable ou douloureux prépare à cette nouveauté.

Une petite lumière pousse une porte dans le cœur de Madeleine. Ce papillon est comme la Fée Béatrice. Il la ramène à la vraie vie, non pas la traversée d'une vallée de larmes, mais le passage d'une expérience où tous les personnages jouent leur rôle, le temps d'un scénario. Ensuite ils quittent la scène discrètement. Tout dépend du regard que l'on jette sur le déroulement de ce vécu. Dans la peur, on ne voit que souffrance et désagrément. Dans la confiance, chaque jour est nouveau et nous pousse à avancer tranquillement vers le but final, être lumière. Madeleine respire mieux. Merci, petit papillon couleur lavande. Je suis sûre que Pierrot t'a envoyé pour m'aider à m'ouvrir et à lâcher ma peine !

« Regarde, Maman », crie Tom qui arrive à ce moment avec sa mère et sa petite sœur, « Mamy parle à son ami papillon ». Madeleine sourit en se levant pour les accueillir. Son petit-fils aussi est un excellent messager des dieux !

8

Depuis la visite du papillon, Madeleine s'est remise à noter ses recherches intérieures. Elle a acheté d'autres livres traitant des expériences de mort imminente et des contacts avec les disparus. Elle peut échanger ses réflexions avec Sylvie toujours passionnée par la recherche ésotérique. Comprendre le sens de la mort l'amène à mieux comprendre le sens de la vie.

Pourtant ses lectures les plus fructueuses concernent la connaissance de soi et de l'Univers. A travers ces écrits, elle ressent un déclic, comme lorsque Béatrice lui partageait ses connaissances.

Le livre du fameux journaliste américain, qu'elle avait acheté lors de ses vacances à la mer, l'a beaucoup marqué. Sa vision du monde s'est considérablement élargie. Elle a laissé tomber bon nombre de conceptions que la société a toujours véhiculées. Il est clair pour elle maintenant, *que tout a un sens dans l'Univers, tout est relié, tout suit un programme établi, du moins pour l'essentiel et que nous sommes aidés, poussés de l'extérieur et de l'intérieur vers ce que nous souhaitons expérimenter pour nous transformer et nous libérer.*

De temps en temps, son mental lui dit que tout cela n'est que belles théories. Il est vrai que l'habitude de réagir et d'essayer de contrôler la situation n'aide pas à rentrer facilement dans cette vision paisible qui ne suppose aucune révolte. Le seul « combat » est intérieur. Lutte

entre nos pensées limitées, notre mental envahisseur et la confiance en la vie. Cela ne veut pas dire qu'on tombe dans le fatalisme qui est inertie, mais dans une acceptation attentive de la suite des événements pour mieux en comprendre la portée.

Son cœur, lui, approuve cette découverte. A chaque fois, une poussée de joie et même d'allégresse la surprend et accélère la vie en elle.

*

Un soir d'octobre, une annonce dans un petit journal de bien-être l'informe de la venue prochaine du journaliste américain. Un signal s'allume dans la tête de Madeleine. Cette coïncidence la réjouit et elle s'empresse de s'inscrire à la conférence et aux ateliers qui auront lieu prochainement. Le titre dit tout : « Dieu et l'homme dans l'Univers. Se reconnaître Divin. »

Elle se surprend à attendre fébrilement cette rencontre comme un rendez-vous amoureux.

Il y a beaucoup de monde à ce séminaire de Gregg F. Beaucoup de femmes. « C'est normal, rit-il, ce sont elles qui ouvrent les portes du monde à la dimension spirituelle. » Madeleine, au troisième rang, accueille avec joie, les messages qu'il transmet. Comme dans ses livres, Gregg diffuse à travers ses paroles, une nourriture pour la tête et pour le cœur. Et sans doute, chacun y trouve-t-il son compte.

« Comprendre que l'homme est Divin dans sa tête est une donnée de force. Mais si cette parole atteint le cœur en même temps, c'est un cadeau suprême. » Madeleine boit cet enseignement comme une liqueur enivrante. Son cœur chante. A toutes les informations transmises par Béatrice, elle découvre encore ou enfin n'a-t-elle pas tout compris la première fois ? ó une dimension plus vaste de l'expérience humaine.

« En substance, elle retient que chaque âme fait déjà partie du monde « de la Lumière et a décidé de venir dans la matière pour y descendre « cette énergie Divine. Le concept Dieu est un terme pour nommer « l'Univers en mouvement d'expansion et en manifestation dans la

« matière. Tout est composé d'énergie donc de Lumière, et donc de
« particules divines. Chaque âme CHOISIT un programme qu'elle
« souhaite réaliser dans la matière, lorsqu'elle s'habille d'un corps. Ce
« programme est simplement d'ÊTRE Lumière et de
« transmuter l'ombre en lumière. Pour réaliser ce travail de libération
« et d'allègement de la densité, il nous faut vivre d'abord dans
« l'ombre « afin de pouvoir la transmuter librement, jusque dans les
« plus infimes particules. Nous sommes Divins, nous sommes
« Lumière et le fait de le «savoir» consciemment peut nous permettre
« d'être complètement dans la confiance, sachant que ce qui vient sur
« notre chemin correspond à ce dont nous avons besoin pour nous
« rappeler cette notion. Toute âme est particule divine. Père, mère,
« fils, fille, frère, sœur, quelle que soit la relation humaine, nous
« sommes tous intégrés dans un même programme d'incarnation.
« Nous nous soutenons mutuellement par l'énergie que nous sommes,
« comme les lampes d'une guirlande de Noël, riait Gregg. Animaux,
« plantes, humains, tous sont la même énergie et tous soutiennent
« l'ensemble. Ce qui se vérifie lors de la perte d'un être ou d'un
« animal avec lequel on a créé des liens. Nous sentons tout à coup
« un vide énergétique. Notre mental limité au champ humain,
« seulement capable de se manifester par sa panoplie d'émotions
« perturbantes, utilise cette déstabilisation pour créer des troubles dans
« le cœur et le corps. L'âme pourtant ne s'y trompe pas, elle sait que
« ce n'est qu'un passage d'une dimension à l'autre et que les liens
« restent toujours les mêmes. Notre incompréhension et notre révolte
« viennent de la méconnaissance du fonctionnement énergétique et de
« notre emprisonnement dans un système limité. Le mental, l'Ego
« veut toujours tout gérer, ignorant l'aspect Divin de l'être. D'où notre
« difficulté à retrouver notre mémoire divine.

« N'ayant pas connaissance de notre programme d'âme, nous
« avançons à l'aveuglette dans la forêt ténébreuse de la vie, nous
« accrochant à nos croyances et habitudes, plutôt que d'écouter notre
« voix intérieure et les signes extérieurs qui, tels des poteaux
« indicateurs, nous proposent de prendre le chemin de la vraie vie.
« Trop souvent inattentifs, nous décidons avec notre tête et la route
« alors nous paraît longue, semée d'embûches et de larmes. »

Madeleine ressent une joie profonde. Cette fois, une porte intérieure s'est complètement ouverte. Elle sait que Gregg éveille en elle, une connaissance qu'elle possède intuitivement mais qu'elle a oubliée. Au fond, elle va à la rencontre d'elle-même. Cette Madeleine-là doit réapprendre à exister. Découvrir le chant de son âme. Elle comprend maintenant ses essais maladroits pour peindre une silhouette noyée dans une brume de couleurs fades. Des traits noirs comme des chaînes l'enfermaient dans une prison artificielle, une sorte de cocon à la fois protecteur et étouffant qui l'enveloppait et la faisait tousser !!...

Elle apparaît doucement à la Lumière comme un poussin qui vient de naître et cligne des yeux parce que le soleil l'éblouit. En fermant les yeux, elle se noie dans cette sensation de bonheur.

9

Une petite vague lui lèche les pieds. L'eau est froide, mais cette fraîcheur même enchante Madeleine. « Mer, mère, cette vaste étendue d'eau, porteuse de vie, est notre berceau primordial. Son eau régénère sans fin malgré la pollution. »

Madeleine frissonne, il fait un peu froid en ce mois de novembre, sinon elle se serait volontiers plongée toute entière dans l'eau pour renaître à une nouvelle vie et se purifier de tout ce qu'elle porte encore de lourd et de sombre. Elle respire profondément, les bras largement ouverts face à l'horizon. « Salut, Pierrot, comment vas-tu là-bas dans ce monde invisible. Je me sens si bien maintenant, que parfois je m'en veux de ce sentiment. Comme si je ne pouvais pas vivre cela, alors que tu es parti. J'ai compris ton chemin et je l'accepte pleinement cette fois. Peut-être fallait-il ce choc pour que je me tourne vers LA connaissance ? Qui sait ? » Elle sourit : « Toi tu sais maintenant. Où tu es, il n'y a plus de voiles d'oubli »

Madeleine a senti le besoin de retourner quelques jours au bord de la mer comme pour une seconde convalescence. Profitant d'un long week-end qui lui donne un peu de liberté dans son travail professionnel et dans celui de grand-mère, elle a pris sa voiture et est revenue dans son sympathique petit hôtel. Il fait beau malgré l'automne : un petit vent frais, un ciel bleu où traînent quelques

nuages blancs. Elle se sent vivre pleinement, laissant vibrer dans tout son être les nouvelles énergies qui affluent depuis le séminaire avec Gregg. Les prises de conscience s'étaient succédées dans son esprit et son cœur, si bien qu'elle ressentait le besoin de s'éloigner, de se reposer, re-reposer. Comme les mots peuvent avoir du sens, mais ainsi que pour toutes choses, nous les employons sans véritable attention. L'habitude !

Elle quitte l'eau fraîche pour revenir sur le sable sec et doux. Des enfants jouent sur le sable. Ils courent dans tous les sens. L'un d'entre eux la bouscule dans sa course folle. Il bafouille en s'accrochant à elle. Elle le regarde et reçoit un choc qui la prend au ventre. C'est le petit trisomique au « regard bleu ciel » ! Elle se souvient de ce regard qui l'avait profondément bouleversée sur le moment, lors de son précédent séjour. L'enfant prend sa main et plonge ses yeux dans ceux de Madeleine interloquée. « Bisou.. » articule-t-il et sans réfléchir elle se penche pour embrasser sa joue. D'un geste rapide, la main de l'enfant s'agrippe à son cou, « Cor..bisou.. » et elle s'exécute en riant. Il rit aussi aux éclats et se colle à elle. Une éducatrice accourt, s'excuse et veut prendre l'enfant par la main. Il ne veut pas quitter Madeleine et s'accroche en criant. Il l'a adoptée et ne veut plus la quitter ! L'éducatrice insiste. Madeleine prend alors l'enfant par la main et propose de l'accompagner jusqu'au petit groupe qui attend pour quitter la plage.

« Comment t'appelles-tu ? » demande-t-elle à l'enfant calmé puisqu'il ne la quitte pas. Il souffle quelque chose qui ressemble à « Séli ». Il lui serre très fort la main de peur de la perdre. L'éducatrice suit sans un mot.

Les enfants se rassemblent pour partir sous l'impulsion de Christophe, le chef éducateur. Celui-ci remercie Madeleine de son intervention et veut récupérer le petit garçon qui résiste. Les larmes coulent sur les joues de Séli.

- « C'est son nom ? », demande-t-elle.

- « On l'appelle Féli, dit le jeune homme. Son vrai nom est Félicien. »

- « D'où venez-vous ? » s'enquiert-elle encore.

- « Du foyer des Bambis, à côté des dunes. »

« Il semble gentil et attentionné avec les enfants », se dit Madeleine qui observe le groupe sur le départ.

Dans une impulsion, elle embrasse encore la joue mouillée de Féli et se sentent lui dire qu'ils se reverront bientôt.

En reniflant et trainant les pieds, il se laisse emmener, tournant la tête dans sa direction. Il agite la main et lui envoie plein de bisous. Madeleine lui fait signe et à son tour lui répond par des bisous.

Une phrase de ses cours de psy lui reviennent : « Les enfants trisomiques sont des enfants tout amour et ils en réclament aussi beaucoup. Ils sont très attachants » Ses connaissances de la psychologie des handicapés physiques et mentaux sont surtout théoriques. Elle n'a pas eu, au cours de sa carrière, l'occasion de travailler dans ce domaine.

Mais ici, rien à voir avec la psy. Féli l'avait bouleversée au niveau du cœur. Pauvre petit bonhomme en institution. Son quotient limité ne l'empêche pas de réaliser qu'il est parmi des étrangers, peut-être gentils mais quand même

Madeleine se sent remuée jusque dans ses entrailles de mère. Cela fait deux fois qu'il croise sa route, lui offrant son regard où tout le ciel se reflète et à l'instant, tout son amour. Elle venait de promettre spontanément de le revoir. « Quelle est la signification de cette rencontre ? Qui dit signification dit déjà signe. Signe du destin ? Qui la mène vers quelle aventure ? » Mais son cœur est en joie, alors tout est bien même si tout cela lui paraît surprenant. « A bientôt Féli ! », chantonne-t-elle.

Les « Bambis » : petit foyer d'accueil du type familial pour enfants handicapés physiques et mentaux, dirait un annuaire. Madeleine observe la maison du style chalet, accolée à un champ de dunes. Le jardin soigneusement clôturé n'est qu'une étendue de sable, parsemée d'oyats et de quelques fins bouleaux. La grille est fermée à clef par sécurité. « Comme une prison », se dit-elle attristée par l'atmosphère déprimante que dégage l'ensemble de la propriété. « Il est vrai que les budgets pour les institutions sont fort maigres ! Je ne sais évidemment pas si les enfants qui sont ici relèvent d'un service social ou sont placés par leurs parents pour profiter du climat marin. »

Elle secoue résolument la cloche de la grille. Des cris d'enfants lui parviennent de l'intérieur. Des cris qui n'ont rien de joyeux. Ils sont le moyen d'expression pour parler, jouer ou simplement exister, pour ces enfants au quotient intellectuel limité. Depuis sa rencontre avec Féli, Madeleine avait beaucoup songé à lui et à l'enfant handicapé mental en général. « Pourquoi ce choix de vie ? Pourquoi s'enfermer volontairement dans une prison de chair à la merci des autres ? Pourquoi cette expérience ou plutôt cette épreuve, vu de l'extérieur ? » Forte de sa connaissance nouvelle, elle peut se répondre que l'âme choisit cette expérience pour des raisons qui dépassent l'entendement

humain. Personne sur terre ne choisirait volontairement une telle dépendance sauf pour racheter une faute ou pour aider à sauver quelqu'un de très aimé. Comme toutes les âmes s'entraident, il devait y avoir quelque chose de cette intention. Etre demandeur d'amour pour éveiller la compassion de l'entourage peut-être ? Etre en manque d'amour pour n'avoir pas su en donner soi-même ? Elle n'aurait aucune réponse à cette question. Le choix des âmes se fait dans la Lumière et répond à des critères qui échappent souvent sur la terre.

Une dame de forte corpulence sort de la maison et fouille dans sa poche à la recherche de la clef de la grille.

- « C'est pourquoi ? » demande-t-elle en voyant Madeleine à travers les barreaux.

- « Je voudrais voir Félicien » dit Madeleine fermement.

La dame la regarde un peu surprise et s'enquiert avec une pointe d'inquiétude :

- « Vous le connaissez ? De quel service social êtes-vous ? »

- « D'aucun. Je viens juste lui dire bonjour. J'ai fait sa connaissance hier sur la plage. »

- « Je crains fort que ce ne soit pas possible, dit la dame peu aimable, prête à tourner les talons. Seules les personnes de la famille, tuteurs ou service médical ont le droit de rendre visite aux enfants que nous avons en charge. »

Madeleine ne se laisse pas démonter :

- « Et comment puis-je faire alors pour le voir ? »

- « Adressez-vous au Service Social de l'Hôpital des Enfants de T. et arrangez-vous avec eux. Moi, je ne peux pas vous laisser entrer. C'est le règlement. »

Elle s'en va précipitamment, estimant sans doute en avoir assez dit.

Désappointée, Madeleine reste indécise devant la grille. Lorsque la dame a disparu dans la maison, elle se met enfin en route, bien décidée à trouver le moyen d'entrer dans la forteresse. A sa détermination, elle mesure, à quel point Féli est entré dans sa vie.

« Cela ne devrait pas être difficile pour une psy de trouver comment rencontrer un enfant à problèmes. Le problème de Féli est seulement le besoin d'amour. Mais peut-être a-t-il une famille qui s'occupe de

lui ! », se dit-elle pour se rassurer. Cependant, elle ressent intuitivement que Féli est fort seul.

Arrivée au bout de la longue avenue des Dunes où se situent « les Bambis », Madeleine veut traverser la route. En se retournant, elle aperçoit le petit groupe d'enfants qui quittent la « forteresse » pour leur promenade habituelle. Merveilleuse chance ! « Je pourrai le voir sans le garde-chiourme ! » se dit-elle, mais se reprenant aussitôt :

« Non, cette dame, la directrice sans doute, fait seulement son travail de gardienne des lieux. » Cependant, elle avait ressenti beaucoup de rigidité dans cette personnalité. Autorité, règlement et peu d'attention. Madeleine ne veut pas critiquer, c'est seulement ce qu'elle a perçu. « Une dame probablement aigrie par les expériences et qui a oublié le sens de l'amour. »

Discrètement, elle s'éloigne et suit de loin les enfants, préférant les rencontrer sur la plage, comme par hasard, pour ne pas alerter les éducateurs qui pouvaient être au courant de sa démarche.

*

Sur le sable, les enfants sont libres de s'amuser sous l'œil attentif des éducateurs. Féli court dans tous les sens. Puis sa course forme des spirales, des cercles avant de s'asseoir au centre de ce mouvement. Un doigt dans la bouche, il regarde vers la mer comme fasciné. « A qui, à quoi pense-t-il ? Peut-être est-il là seulement sans état d'âme, juste dans la contemplation de la mer ? » Madeleine l'observe de loin. Il est seul au milieu du cercle qu'il a dessiné par sa course. Les autres, occupés de creuser des trous dans le sable avec leurs mains, l'ignorent.

Elle s'approche de lui et l'appelle doucement. Il ne semble pas l'entendre. Elle répète alors son nom. Il tourne les yeux vers elle et lui tend les bras. Son cœur fond et elle se précipite pour l'embrasser. Il rit, il crie, heureux et se serre contre elle. Les éducateurs regardent la scène de loin sans inquiétude. C'est « la dame de l'autre jour ». Ils la trouvent sympathique sans doute.

Féli la tenant par la main, l'entraîne à courir avec lui. Subitement, il s'arrête et ramasse un coquillage qu'il lui offre. « Pou toi » dit-il maladroitement. Elle court avec lui, ramasse des coquillages et lui en offre à son tour. Il rit aux éclats. Elle est entrée dans son jeu, elle est dans son monde.

Pendant une heure, elle joue comme une enfant de trois ans. Elle ne voit pas le temps passer. Féli a certainement huit ans, mais il est resté au stade du petit enfant. Madeleine se rend compte qu'elle rit avec lui de tout son cœur, comme elle n'a plus ri depuis longtemps, sauf peut-être avec Tom. Essoufflée, elle s'arrête. Féli aussi. Il tend son doigt vers la mer « bateau » clame-t-il, puis se jette à nouveau dans ses bras pour un câlin.

Les éducateurs rassemblent les enfants pour rentrer. La cure d'air pur est finie pour cet après-midi. Madeleine ressent un pincement au cœur « Déjà ! » Féli doit rentrer, la récréation est terminée pour elle et pour lui. Et demain, elle rentrera chez elle. Elle le connaît à peine et a déjà du mal à le quitter.

En le tenant par la main, elle le ramène auprès des éducateurs qui lui sourient. Le jeune homme, qui a assisté à leur première rencontre et à leurs jeux, la félicite :

- « Bravo, Madame ! Vous avez réussi à l'apprivoiser. »
- « Mais il ne demande que cela ! » réplique-t-elle.
- « Pas avec tout le monde, je vous assure. Seulement avec ceux qu'il aime. Les autres, il les ignore. Vous, il vous a adoptée. »

Féli, qui ne suit pas la conversation, se balance d'un pied sur l'autre, en scandant « Maí Ma...Ma... » avec un large sourire. Il n'a pas lâché la main de Madeleine.

Maí dame : Maí deleine, mais il ne connaît pas son nom ou í Maí man pour une femme qui lui donne de l'affectioní ou tout en un... Pour lui, tout est simple.

Madeleine reprend la conversation, l'air détaché :

- « Et ses parents ? »

L'éducateur, qui se nomme Christophe, vient près d'elle et à voix basse lui souffle :

- « Sa mère est morte dans un accident de voiture. Le père s'est remis en ménage et ne vient jamais le voir. »

- « Oh ! » dit Madeleine. Son intuition ne l'avait pas trompée.

- « Il est depuis deux ans chez nous aux Bambis. Jamais personne ne vient le voir. Le foyer est sa famille. »

Madeleine a mal un instant, puis se souvient du choix des âmes et des situations qui en découlent.

Après un silence, elle se jette à l'eau. Christophe semble un jeune homme compréhensif et sensible. Elle lui explique sa visite, le refus de la directrice et son désir de rester en contact avec Féli. Comment pourrait-elle procéder ? A-t-il un conseil à lui donner ?

Il hoche la tête l'air soucieux. Il sait que Félicien dépend du Service Social de la ville de T. C'est par eux qu'il a été placé aux Bambis. Madeleine pourrait peut-être introduire une demande à ce service, un droit de visite en quelque sorte. Mais

Félicien chantonne une petite mélodie joyeuse de son invention. Il est heureux, sa main toujours dans celle de Maï . Rien ne peut plus lui arriver. Il est heureux tout simplement.

- « Mais ? » reprend Madeleine déjà alarmée. Quel est ce « mais » menaçant comme un nuage noir qui passe devant le soleil et fait frissonner.

Comme Félicien ne la quitte pas, Christophe se penche vers son oreille. Elle reçoit comme une douche glacée :

- « Il est malade. Il ne vivra pas longtemps. »

Le pauvre éducateur n'avait pas compris combien le lien entre eux était déjà fort.

« Non ! » quelque chose de connu rugit en elle, une bête lui mord les entrailles. Elle vient à peine de le rencontrer ce petit bonhomme mal formé et déjà on veut le lui enlever. Il doit y avoir quelque chose à faire, le soigner. La médecine a fait de grands progrès.

Elle n'entend que quelques mots : cœur, maladie congénitale

Elle fait un effort pour ne rien laisser paraître. L'enfant n'a pas à s'inquiéter.

Madeleine a mal au cø ur. La tête lui tourne. Christophe remarque sa pâleur :

- « Ca va, Madame ? Vous ne vous sentez pas bien. Jøai été maladroit de vous annoncer cela aussi brutalement. Je ne me doutais pas que cela allait vous toucher à ce point. Excusez-moi. »

Il est confus.

- « Ce nøest rien, dit-elle. Vous ne pouviez pas savoir à quel point il a pris de la place dans ma vie en si peu de temps. Moi-même, je møen étonne. Apprendre cela møa bouleversée. »

Un sursaut de combativité lui monte.

- « Peut-être pourrait-on intervenir, voir des spécialistes, le sauverí »

Elle søarrête, son cø ur sait pourtant que cøest inévitable, elle le sentí . Løamour cøest maintenant ! Elle se reprend. Il faut vivre avec Féli le temps qui lui sera donné et løentourer døaffection. Elle fera tout ce qui est en son pouvoir pour cela.

Les couleurs lui reviennent, elle reprend des forces pour se battre, pour lui, ce petit être inconnu hier encore ! Quelle surprenante aventure !

Les éducateurs pressés de rentrer activent le rassemblement des enfants. Madeleine sait quøil est temps de le quitter. Une dernière chose à dire à Christophe qui se révèle être un précieux allié :

- « Je repars demain, je rentre chez moi, je nøhabite pas ici à la côte. Je vais faire les démarches nécessaires pour venir le voir plus longuement. Je vous en prie, dites-lui que je reviendrai le voir dès que je pourrai et que je reviendrai très souvent. Je le promets. »

- « Døaccord, Madame, mais vous savez demain ou plus tard nøa aucun sens pour lui. Il ne vit que dans le présent. »

Madeleine embrasse Féli en le serrant très fort contre elle et lui promet de revenir très vite. Il prend son visage dans ses mains et la regarde dans les yeux : « Ouais ? » et elle approuve de la tête, incapable døarticuler un mot de plus. Alors, il la lâche et suit les autres enfants en faisant de grands signes de la main, un sourire døespoir sur les lèvres.

11

Madeleine est assise dans une petite salle d'attente du Service Social de T. Ce département se situe dans un ancien bâtiment des Services Administratifs de la ville. Les personnes sont accueillies dans de vieux bureaux qui rappellent l'ambiance triste des anciens locaux scolaires. Trois autres personnes attendent leur tour. Madeleine a heureusement rendez-vous avec la responsable chargée du dossier de Féli.

« Un dossier ? Il n'est qu'un dossier pour ces gens de l'administration et rien d'autres ! Mais pour la société, tous les humains ne sont que des dossiers papier ou virtuel » constate Madeleine.

Elle se demande où la vie l'entraîne. Elle se sent emportée par un courant d'aventures, poussée dans le dos par une force qui la dépasse. En rentrant de la côte, elle essayait de comprendre. Mais il n'y a rien à comprendre, une fois encore « *On ne voit bien qu'avec le cœur !* ». Il n'y a rien de raisonnable dans son élan pour cet enfant inconnu. Il n'a rien d'attirant avec sa tête légèrement déformée et son expression vide. Il y a ses yeux évidemment. Ses yeux, fenêtres de son âme, avaient aboli toute réflexion chez Madeleine. Elle a l'impression de retrouver quelqu'un de connu et de plus, il a besoin d'elle, il est abandonné. Du moins c'est ce qu'elle imagine, consciente qu'il a pourtant vécu sans elle durant ses huit premières années.

Et son esprit court dans tous les sens, analysant chaque donnée de cette nouvelle situation.

Elle le sait condamné à partir très vite. A voir encore í ». Elle a perdu, il y a un an à peine, un fils de vingt-deux ans. Il est toujours là présent dans son cò ur et voilà qu'un petit bonhomme venu de nulle part, la heurte par hasardí Quel hasard ? Ne dit-on pas que le hasard est le doigt de Dieu ? Il a croisé son chemin et son cò ur a tout de suite suí malgré son handicapí *L'essentiel est invisible í Ici l'essentiel est dans ses yeux limpides !*

- « Mais c'est Madeleine D. », dit une voix grave qui l'arrache à ses pensées. Un homme grisonnant la regarde avec étonnement.

- « Marc, s'exclame-t-elle, tu travailles ici ? »

Effectivement, les dossiers dans ses mains marquent son appartenance à la maison. Marc était sur les bancs de la fac avec elle. Gai luron, toujours partant pour guindailler, il était charmeur mais aussi travailleur. « Les années l'ont marqué, se dit-elle. Un peu bedonnant, bien que toujours séduisant ». Il la dévisage derrière ses lunettes métalliques.

- « Toujours aussi belle ! dit-il avec un large sourire. Tu n'as pas beaucoup changé ! »

- « menteur, sourit-elle. J'ai trente ans de plus. Nous avons tous changé, mais nous sommes bien conservés », admet-elle en riant.

Ils bavardent un moment de leur vie respective. Madeleine se sent toute heureuse de rencontrer quelqu'un qui peut se révéler un appui dans cette maison aux allures sévères. Aussi ne perd-elle pas son temps et explique à Marc le sens de sa démarche. Pleine d'espoir, elle lui demande son aide.

- « C'est madame Terquin que tu vas rencontrer. C'est ma collègue. Nous gérons ensemble une série de dossiers. Je ne suis pas en charge de ton protégé, par contre je peux sûrement accélérer la procédure. Viens, nous allons voir ce qu'il convient de faire. »

Et il lui ouvre la porte d'un grand local dont les murs sont tapissés d'étagères remplies de classeurs.

« Féli est-il encore dans un classeur ? se demande Madeleine avec surprise. N'est-on pas maintenant plutôt encodé dans un ordinateur? »

Il semble que le monde moderne ait un peu de retard dans cette administration poussiéreuse. Cependant, des PC très actuels trônent sur chacun des deux bureaux de la pièce.

Une dame, la quarantaine, est en train d'œ travailler et s'œtonne de leur intrusion. Marc lui explique le motif de la visite de Madeleine. Madame Terquin cherche dans son dossier virtuel le nom de Féli et parcourt les données en silence. Madeleine croise les doigts discrètement en jetant un regard interrogatif vers Marc.

- « Effectivement, dit enfin la dame, Féli a huit ans. Il est depuis deux ans aux Bambis. Depuis que sa mère est décédée dans un accident de voiture. Comme ses capacités intellectuelles sont faibles, il ne suit que des ateliers de psychomotricité et des cours de logopédie. Son père ne s'œst plus manifesté, d'œprès le foyer, depuis plus d'œun an, à la suite, semble-t-il, d'œune remise en ménage. Il n'œy a aucun autre renseignement sur la famille. Pas d'œautre parent qui s'œintéresse à lui.

Puis se tournant vers Madeleine, elle lui demande gentiment :

- « Mais qui êtes-vous, Madame, pour prétendre vous occuper de lui ? »

Madeleine encouragée du regard par son ami, explique son souhait de recevoir un droit officiel de visite. Elle parle aussi de la maladie de Féli. Elle sait bien que les enfants atteints de cette anomalie génétique ne vivent pas très vieux, mais ici il semble y avoir une autre complication.

Madame Terquin lui confirme les conclusions médicales des derniers examens. Il n'œy a malheureusement rien à faire que soutenir l'œorganisme aussi longtemps que possible.

Marc qui avait suivi l'œentretien avec attention, intervient alors pour proposer d'œintroduire une demande au chef de Service, tuteur légal des enfants pris en charge. Il suggère d'œappuyer cette demande en insistant sur le fait que Madeleine est psy et peut efficacement accompagner l'œenfant dans le cadre de sa maladie. Il se charge de transmettre le dossier en urgence vu les circonstances. Madame Terquin ne peut qu'œapprouver.

Madeleine ressort du bureau, pleine d'œespoir et de confiance.

« Une chance que Marc se soit trouvé là », se dit-elle. Et encore une fois, elle reconnaît que le destin attire vers elle les personnes qui peuvent l'aider à progresser sur le chemin qui semble bien être le sien. « *Ouvrir les yeux pour voir les signes* » disait Gregg. Elle aura bien des choses à confier à son journal. Elle ne comprend toujours pas clairement ce que Féli vient faire dans sa vie. Qu'importe elle est heureuse de cette rencontre. Son cœur est plein de joie. C'est l'essentiel.

*

Marc lui avait laissé entendre qu'il faudrait sans doute quinze jours pour recevoir une réponse. Cinq jours après sa demande, il l'appelle pour lui confirmer son autorisation de rendre visite à Féli aussi souvent qu'elle le jugerait nécessaire, pour l'accompagner dans sa maladie. Une lettre officielle suivra par courrier. Alleluia !

Madeleine est folle de joie. Il serait temps qu'elle annonce sa décision à la famille. Mais personne autour d'elle ne semble comprendre son nouveau bonheur. Sylvie regarde sa mère. Si c'est une bonne nouvelle pour elle, tant mieux, mais qu'elle n'oublie pas son rôle de grand-mère. Tom, qui écoute la conversation des grandes personnes, intervient pour demander si ce petit garçon viendra jouer avec lui. Mais comme Madeleine ne pense pas pouvoir le ramener chez elle, du moins rapidement, il se désintéresse de la question et attire son attention sur l'un de ses dessins : le portrait de sa petite sœur. Un futur artiste !

Par contre Jacques, l'ami attentif, la trouve rayonnante. Elle lui confie que son nouveau traitement s'appelle « Félicien ». Au récit de son engagement, il s'inquiète déjà de la suite des événements et de leur influence sur le moral de Madeleine.

Celle-ci balaie tout cela d'un grand geste. Féli sera son jardin secret. Elle est impatiente de retourner le week-end prochain pour le prendre dans ses bras. Peut-être lui apportera-t-elle un cadeau ? Au fond, elle ne sait rien de lui. Que fait-il ? Qu'aime-t-il ? Il faut qu'elle apprenne à le connaître. Elle pourrait essayer d'éveiller son esprit, lui apprendre

certaines choses, surtout à parler. Son vocabulaire est tellement pauvre. Elle ne connaît pas ses capacités. Un monde à découvrir ! Elle rêve déjà de jeux partagés. A bientôt, petit « Bambi » !

12

Assise sur le sable, Madeleine observe son petit protégé couché sur le dos. Il regarde les nuages voguer dans le ciel. Il sourit aux mouvements des formes ouatées. Sa main dans celle de Ma.

Sept mois déjà qu'elle vient chaque week-end aux « Bambis ». Madame Pirotte, sous son air revêche, s'est révélée un cø ur tendre et accueillant, presque une complice. Après la réception de la lettre d'autorisation de visites, elle a reçu Madeleine dans le petit salon d'accueil du chalet. Elle s'est tout d'abord excusée de la froideur de son premier accueil. Elle est très respectueuse du règlement, dit-elle. Puisque maintenant Madeleine est officiellement acceptée, elle lui souhaite la bienvenue dans l'équipe des Bambis.

- « Je ne viens que pour Félicien », rétorque Madeleine.

- « Oui, oui, concède madame Pirotte, mais vous rencontrerez le petit monde de notre foyer qui est le sien. Aussi, je vous autorise, pour le bien de l'enfant qui vous tient à cø ur, à venir aussi souvent qu'il vous plaira. »

- « Puis-je sortir avec lui et l'emmener promener ? » demande prudemment Madeleine.

- « Certainement, mais je ne peux vous permettre de l'emmener ailleurs qu'ici à la cøte et je vous demande de respecter nos horaires afin de ne pas perturber l'organisation, ni provoquer de la jalousie chez les autres enfants. C'est malheureusement un sentiment fréquent

même chez les enfants au quotient limité. Félicien est un enfant très attachant et aussi très accaparant dans sa recherche d'affection. Si quelqu'un peut de temps à autre lui offrir toute son attention, cela ne peut que lui être profitable. Pauvre petit. Personne ne sait pendant combien de temps il sera encore avec nous. »

- « Que dit le médecin ? »

- « Il ne peut pas se prononcer. La maladie est assez peu connue. Il y a des phases de calme et il mène une vie normale, il joue, il court, il rit et puis des crises, où il est fatigué, apathique, sans force, comme si ses muscles devenaient mous. Il dort beaucoup, ne s'intéresse à rien. Il ne semble pas avoir mal. Il reste inerte, silencieux, la respiration difficile. Cela pourrait durer encore un an peut-être deux. On ne sait jamais, dit le médecin. »

Et les week-ends se succédaient. Pour plus de facilité, Madeleine avait loué un studio à l'année. Elle passait tous les après-midis avec le « pauvre petit » comme disait madame Pirotte. Madeleine se disait qu'il n'était cependant pas si pauvre.

Ils parlaient tous deux dans les dunes ou sur la plage. Il lui donnait la main, fier et heureux de l'avoir pour lui seul, loin des autres enfants. C'est du moins ce qu'elle imaginait parce que Féli semblait ne jamais avoir une pensée critique ou globale. Heureux, il riait et dansait sur place ou courait en tous sens. Malheureux, de grosses larmes coulaient sur ses joues et ses cris devenaient détresse. Madeleine se disait en l'observant que « pauvre » ne s'appliquait pas à lui. Elle le sentait fort à l'intérieur, fort de quoi ? Enfant abandonné, malade, limité. Il n'avait pas conscience de toutes ces réflexions. Il était juste là, dans la vie, ressentant intuitivement ce qui est beau et bon. « *La richesse du cœur du simple d'esprit* » conclut-elle. Une phrase de l'Evangile difficile à comprendre et qui prenait tout son sens en regardant vivre Félicien.

Elle aurait voulu lui acheter quelques jouets. Il n'est pas intéressé. Ses jeux sont plus simples. Il écoute le vent, les cris des mouettes et des goélands, suit leur vol avec attention, criant de temps en temps le doigt en l'air « zazeau, mwette ! » Il rit quand Ma lève la tête pour suivre du regard. Il ramasse des coquillages, des bouts de bois, des étoiles de mer, des crabes et fait de petits tas sur le sable, puis en

choisit un pour le donner à Ma. Le visage illuminé de lui offrir un cadeau.

Il aime courir en tous sens, les bras ouverts, faisant le bruit de l'avion avec sa bouche. Il tourne sur lui-même puis s'abat sur le sable, immobile, peut-être fatigué. Les yeux fermés, il ne bouge plus, comme absent ou dans un rêve.

Rien de ce qui attire les enfants ne l'intéresse, ni ballon, ni voiture ni gâteau. Seule la crème glacée a ses faveurs. Il s'en délecte et s'en barbouille allègrement. Le visage maquillé comme un clown.

Madeleine a pensé lui apprendre des notions de la vie et quelques mots de plus. Son vocabulaire est très limité. Cependant force lui est de constater que c'est lui qui lui apprend la vie.

Son royaume est le monde tel qu'il le découvre et chaque élément est important à ses yeux. Madeleine apprend à regarder la mer et le mouvement des vagues durant de longs moments. Ou couchés sur le sable l'un contre l'autre, ils plongent dans le bleu infini du ciel. Ils suivent les nuages et les oiseaux. Tout est magique ! Félicien est un maître de la beauté. Il ouvre les mains pour laisser couler entre ses doigts le sable et l'eau. Il regarde toutes choses comme s'il les découvrait pour la première fois. Lorsqu'elle est avec lui, le temps s'arrête. Elle n'est plus qu'une enfant allant à la rencontre du monde à travers les yeux de son guide.

Et quels yeux ! Elle est toujours aussi éblouie devant ce regard bleu clair, un peu inexpressif peut-être, mais d'une profondeur qui permet de toucher l'âme.

Un autre jeu de Féli, c'est de s'asseoir devant elle et de l'obliger, en prenant son visage, à le regarder dans les yeux très longtemps sans bouger, ni parler, ni même rire. Et Madeleine se noie dans ces eaux bleues où le ciel se mire, semblables à des lacs de montagnes immobiles. On en voit le fond tellement l'eau est transparente.

Elle reste ainsi quelques instants, le regard perdu dans celui de Féli, jusqu'à ce que celui-ci éclate de rire, fatigué du jeu.

« Ah ! Petit bonhomme, dit-elle, comme j'aime entendre ton rire ! ». Cette joie de vivre qui jaillit spontanément la ravit. Elle le serre

longuement dans ses bras en le berçant. Moments uniques et merveilleux, Madeleine se refuse à penser à demain

*

Deux fois déjà, lors de ses visites, elle avait trouvé Féli dans sa chambre, couché et silencieux. Lorsqu'elle l'avait embrassé, il avait ébauché un vague sourire. Il paraissait soudain vieilli, las. Il donnait l'impression d'être épuisé comme s'il avait trop donné de lui-même. Désespérée, elle s'asseyait sur le lit, lui prenait la main. Il se laissait faire sans réaction. Elle lui parlait vite pour tromper sa propre inquiétude. Pour lui donner l'envie de vivre, elle lui inventait leurs futurs jeux sur la plage. Il écoutait sans broncher, les yeux rivés sur le plafond. Ne sachant que faire, elle lui racontait des histoires. Elle ne savait pas s'il écoutait. C'était plutôt pour créer un lien entre eux, se rassurer elle-même. Il semblait hors d'atteinte. Ensuite, il fermait les yeux et s'enfonçait dans le sommeil. Elle repartait pleine d'angoisse. Le week-end suivant, cependant il accourrait vers elle en riant. L'alerte était passée.

*

Madeleine soupire. Féli se redresse brusquement, passe son bras autour de son cou et l'embrasse avec fougue. Aurait-il perçu son inquiétude ? Elle est émue. Puis, il se lève en riant et court comme un fou, prouvant qu'il est plein de vie encore. Il l'entraîne jusqu'au bord de l'eau.

Sera-t-il encore là pour Noël, se demande Madeleine. « Confiance, dit son cœur, tout est ici et maintenant. » D'un brusque mouvement de la tête, elle chasse les papillons noirs. Ils courent tous deux dans les petites vagues qui viennent échouer sur le sable et sautent pour ne pas mouiller leur pantalon. Ils rient. Joie de la vie. Joie de vivre.

13

Les semaines, les mois passent à toute vitesse. Ma vie est comme un TGV, constate Madeleine en souriant. Toute la semaine, elle vaque à ses occupations. Son travail lui semble à nouveau passionnant. Tout ce qu'elle a découvert sur la vie lui a donné un nouvel élan et une approche différente avec ses patients. Elle s'investit à nouveau ó comme une débutante ! ó dans la relation thérapeutique, amenant l'autre, l'air de ne pas y toucher, à une réflexion plus large et plus confiante en la vie.

Sa maison et son jardin sont pimpants. Elle est présente aussi pour aider sa fille en gardant Tom et le bébé au gré des nécessités. Chaque activité la remplit de joie. Elle y plonge avec tout son cœur. « Fallait-il que tu partes, dit-elle un jour à la photo de Pierre, pour que je découvre vraiment la vie et ses cadeaux ! » Son fils chéri est toujours présent dans son cœur. Il est son confident, son compagnon de l'invisible. « Est-ce toi qui a mis Féli sur mon chemin ? » lui a-t-elle demandé un jour. Dans son cadre, le reflet de Pierre semble approuver. « Toi et l'Univers, vous êtes complices maintenant pour me booster sur le chemin, même s'il est parfois envahi de ronces et d'épines auxquelles je m'égratigne. »

Madeleine ne veut pas se fixer sur l'échéance. *Nous savons tous que notre histoire terrestre finit un jour et c'est dans cette conscience que*

nous sommes réellement vivants à l'instant présent, pour le vivre pleinement.

Quel curieux détour prenait son chemin pour lui faire toucher cette nouvelle conscience. Détour n'est pas le mot, non, plutôt, une rencontre surprenante : un enfant pas comme les autres est devenu son guide. Un enfant affublé d'un visage ingrat, légèrement difforme (mais elle n'aime pas parler ainsi) lui fait découvrir la beauté de toutes choses. Et la Beauté, c'est Dieu, c'est l'Amour. Madeleine est stupéfaite à cette pensée. C'est le conte « la Belle et la Bête », archétype classique grandeur nature, sauf que dans son cas, la Belle fut séduite sur le champ ! Depuis le premier jour, elle n'avait vu que son regard bleu et son cœur avait été touché. Si bien qu'elle n'avait jamais vu « la bête ». Elle avait été directement à l'essentiel au-delà des apparences. Et l'apparence en était illuminée.

*

Deux fois par semaine, Madeleine téléphone à madame Pirotte pour prendre des nouvelles de Féli. Félicien, le bienheureux, le porteur de félicité. En choisissant son nom, ses parents ne s'étaient pas trompés, bien qu'ils n'aient probablement pas perçu le vrai sens de ce choix. Madame Pirotte, aimable, la tenait au courant de l'état de santé du petit. Justement aujourd'hui, il n'a pas voulu se lever, ni manger. Il dort paisiblement. Madeleine s'inquiète, mais la directrice la rassure. Il n'a pas l'air d'aller plus mal que d'habitude. C'est seulement une petite crise. Elle la tiendra au courant. Encore, un peu de répit !

Jacques, interpellé sur la maladie de l'enfant, lui avait confirmé l'impuissance de la médecine. Les enfants trisomiques ne vivent généralement pas vieux, mais ici il semble qu'une maladie congénitale mal connue vienne compliquer la situation. Il s'endormirait sans doute un jour sans souffrance. Le cœur pourrait s'arrêter comme une pendule fatiguée.

Madeleine écoute à peine. Elle essaie seulement de ne pas penser à cela. Elle voudrait que leurs jeux durent encore longtemps et qu'il ne parte pas sans lui dire « au revoir ». Le plus tard possible !

*

Noël dernier, - elle se souvient ó premier Noël avec Féli, elle avait voulu lui faire une vraie fête, celle dont rêvent tous les enfants du monde. Mais que rêve ce petit bonhomme hors du commun ? Rêve-t-il de cadeaux et de sapins ? Elle avait donc acheté et garni un sapin qu'elle avait placé dans son petit studio. Ensuite, les cadeaux. Hésitant beaucoup, elle avait choisi, en espérant lui plaire, un grand coquillage où l'on entend le bruit de la mer, des couleurs à l'eau, une boule magique où la neige tombe sur un paysage de plage et un ours en peluche. Madeleine se sentait maladroite. Pour Tom, elle savait que lui acheter, mais Féli était tellement différent, tellement « à part ».

Le jour venu, il était entré dans le salon avec elle et avait vu le sapin. Il avait dû en voir déjà aux « Bambis », cependant ici il était resté bouche bée. C'était surtout les lumières qui le fascinaient. Il les regardait clignoter et les examinait de tout près sans vouloir les toucher. Dans son pauvre vocabulaire, il trouva le mot juste : « é í toiles » dit-il content de lui. Ravi, il s'assit devant le sapin illuminé, riant de temps à autres, oublieux du reste et même de la présence de Madeleine.

Au bout d'un moment, elle voulut attirer son attention sur les cadeaux qu'il ne semblait pas remarquer. Les lumières le comblaient, il ne souhaitait rien de plus. Elle s'était donc assise à côté de lui sur le tapis et il se colla contre elle comme un petit chien avide de caresses. Elle l'entoura de son bras et ils restèrent ainsi un long moment. Soudain, le regard de Féli accrocha la crèche sous le sapin. Il se mit à plat ventre, criant de joie. Madeleine lui parla de Jésus et de sa naissance. Il la regarda d'abord sans expression puis délicatement, il prit la statue de Marie et la lui tendit en disant « Ma ! » Il faisait un parallèle entre les deux femmes ! Mais déjà son attention était repartie vers l'âne et le bœuf : « bête » dit-il ravi.

Madeleine fit jouer des chants de Noël et il s'assit respectueusement devant la chaîne Hi-fi, les yeux fermés, se balançant au rythme de la musique.

Les cadeaux, par contre, étaient oubliés. Il n'était peut-être pas habitué à des paquets emballés. Madeleine lui en déposa un dans les mains.

- « Pour Féli », dit-elle.

Il la regarda, puis lui rendit le paquet :

- « Pou Ma », renvoya-t-il.

Ne comprenait-il pas ? Refusait-il le cadeau ou le lui offrait-il à son tour ? Mystère !

Embarrassée, elle l'invita à s'asseoir à côté d'elle et lui mit le cadeau sur les genoux l'invitant à le déballer. Il la laissa faire sans intervenir. Quand il vit le contenu qui se libérait du papier : « Nours ! » cria-t-il en s'en emparant et en jetant le papier multicolore. Il saisit la peluche qu'il serra très fort contre son cœur en gloussant de plaisir. Puis, il reprit sa position d'écoute devant la chaîne Hi-fi, lours dans les bras.

Madeleine passait du rire aux larmes. Il avait le don de lémouvoir profondément par les gestes les plus simples. Chaque découverte était un moment de bonheur : dans le coquillage, il écouta la mer, les yeux brillants ; la boule magique était sa TV qu'il retournait sans cesse pour revoir tomber la neige. Le dernier paquet le rendit impatient de « faire de la couleur ! ». Heureusement, Madeleine détourna son attention en apportant la crème glacée. Il lâcha tout sauf Nours qui reçut sa part, le nez barbouillé !

Que de souvenirs déjà ! Elle ne se lasse pas de revoir le film de ces instants de bonheur.

Les jours de pluie, ils faisaient « des couleurs » sur de grandes feuilles. Féli, appliqué et tirant la langue, traçaient consciencieusement avec les doigts, des ronds qui s'entrelaçaient et au-dessus, une grosse tache jaune « soyeil », riait-il. Même si le dessin était maladroit, cela rayonnait de couleurs gaies et de lumière. Il y avait aussi beaucoup de couleurs sur la table et ses vêtements, mais qu'importe !

Madeleine devait remettre sans fin les « musics » de Noël et pas question de ranger la crèche. Il aimait toucher les santons, les caresser d'un doigt tendre. « Zézus, Ma et Zef » étaient devenus ses amis.

Des souvenirs merveilleux ! Elle oubliait tout pour être suspendue à tous ses gestes, ses états d'âme, son rire. Elle était consciente qu'il

était un cadeau de ciel. Il lui proposait de vivre chaque moment comme l'unique (« Tiens, Tom disait cela de sa petite sœur ! »), comme le dernier et de retenir le temps pour que demain ne vienne pas trop vite. *La vie ne prend tout son sens que lorsque chaque instant devient un moment béni, un moment d'éternité.*

*

Sur la route de la mer, elle partage ses réflexions avec son Pierrot qui, de l'au-delà, avait dû comprendre maintenant tout ce que sa mère découvrait au fil de ses expériences avec Féli. Elle revoit les images de ces derniers mois pour savourer pleinement l'intensité vécue. Jusqu'à quand ? Elle sait que la roue tourne. D'un coup d'accélérateur, elle défie le temps, bien décidée à ne pas se laisser piéger par le futur inéluctable.

Madeleine sent une tension inhabituelle dans la voix de Madame Pirotte. Elle l'a appelée deux fois aujourd'hui pour prendre des nouvelles de Féli. Il est au lit depuis la veille, agité de tremblements, la respiration difficile. Le médecin a promis de passer en urgence. La directrice veut rassurer Madeleine :

- « Je vous appelle dès qu'il sera venu. Non, n'accourez pas avant de savoir ce que le médecin en pense. Soyez raisonnable. Féli a déjà fait une crise de ce genre. »

Madeleine sent monter l'angoisse. Et si cette fois, la crise était plus forte, et si le cœur lâchait subitement, et si elle frissonne, impuissante. Elle imagine Féli dans sa petite chambre, seul avec la maladie. Nours serré contre lui. Il ne le lâche que très rarement.

A-t-il peur ? Est-il indifférent à ce qui se passe ? Ou seulement gêné par l'étouffement de son cœur, oiseau enfermé dans sa cage ? Si les nouvelles ne sont pas meilleures dans une heure, Madeleine décide de quitter sa consultation pour filer vers la côte.

Une heure plus tard, - une heure qui semble une éternité ó madame Pirotte la rassure enfin. Le Docteur Meyer lui a donné un calmant.

Quelques bouffées d'oxygène ont rééquilibré sa respiration. Féli dort maintenant paisiblement, il est sorti de la crise. Cependant le médecin conseille de ne pas le laisser trop se fatiguer. Son cœur est faible même s'il a repris un rythme régulier. Madeleine aussi respire. Vivement vendredi, qu'elle puisse le rejoindre.

Le soir, nouvel appel téléphonique de la directrice : Féli s'est assis, il a mangé et regarde sa TV (boule magique). Il a tous ses trésors autour de lui dont une photo de lui-même avec Madeleine, prise par un photographe ambulancier sur la plage.

- « Il envoie des bisous à votre image, dit la directrice. Soyez tranquille, la crise est passée. »

Madeleine raccroche.

« Passée pour l'instant, murmure-t-elle. Combien de temps de rémission lui est-il accordé ? Je ne connais pas le programme de son âme ! »

Elle se rend compte à quel point ses pensées sont maintenant différentes. Aux instants de tristesse et d'angoisse, succède la paix d'acceptation, qui lui vient du cœur, de l'âme. Tout ce qu'elle souhaite, c'est d'être près de lui lorsque ce sera le moment. Mais on ne connaît ni le jour, ni l'heure. D'avance elle remercie son être Divin de ce qu'elle pourra vivre avec lui.

*

Le vendredi suivant, Madeleine retrouve un Féli joyeux, bien que plus calme et les traits tirés. Sa crise a laissé des traces de fatigue. Ils se promènent tous les deux au bord de l'eau, sa main logée dans celle de « Ma ». Il est plus sérieux que d'habitude, pense-t-elle. Où est-il ? Il semble regarder l'horizon avec attention. Ensuite, ses yeux limpides reviennent vers elle. Il rit doucement et se serre contre sa chère « Ma ».

Il veut courir mais Madeleine se dit fatiguée pour ménager le cœur du petit malade et il accepte sans histoire. Il sort de sa poche le grand coquillage et le place à son oreille pour l'écouter chanter : « Noël » dit-il. Pour lui, ce mot signifie moment magique, merveilleux !

Plus tard, couché sur le sable, il regarde de tout près les grains minuscules. Il est captivé comme s'il voyait un monde en action. Madeleine regarde de plus près aussi. Il est vrai que chaque grain est différent. Certains brillants, d'autres mats. C'est infiniment petit. Il faudrait une loupe, se dit-elle. Mais elle en a une dans son sac ! Elle montre alors à Féli comment regarder l'image grossie. Il a un peu de mal à comprendre. Soudain, il crie « étoile ». Il voit en plus grand ce monde minéral dont il pressentait la vie. Il y a des morceaux de coquillages, de petites particules comme du mica qui brillent sous la lumière et de minuscules roches de toutes formes. Un microcosme que nous appelons « sable ». Un ensemble d'éléments différents et unis

dans une même expérience. Féli parle d'étoiles. Oui, la comparaison est juste. L'enfant de l'Univers reconnaît intuitivement la création. Confondue, Madeleine pense qu'elle marchera désormais plus respectueusement sur ces parcelles vivantes ! Une fois encore, Féli lui ouvre le monde !

Celui-ci se retourne justement sur le dos pour regarder les mouettes qui tourbillonnent au-dessus d'eux à la recherche de miettes de pain oubliées. Il les observe et suit du doigt le vol en arabesques d'un goéland qui participe au rassemblement. « Goss mwette », déclare-t-il. Madeleine ne veut pas le contredire. Qu'importe le nom de l'oiseau ! Son vocabulaire est restreint, et pourtant il sait si bien se faire comprendre.

- « Regarde », lui intime-t-il en prenant sa main.

Le goéland, qui s'était posé un instant, vient de reprendre son vol et décrit des cercles de plus en plus grands, de plus en plus haut en poussant son cri. Féli lui répond. L'oiseau monte tellement haut qu'on peut à peine le distinguer, puis il pique vers la mer et disparaît à la vue. Féli transfiguré conclut :

- « Féli aussi voler (il dit voyer) ».

Madeleine sursaute intérieurement. Que veut-il dire ? Parle-t-il de son prochain départ ? En aurait-il le pressentiment ? Elle n'ose l'interroger. D'ailleurs, il ne répondrait pas. Déjà, il se lève et veut aller chercher des « coyages » (coquillages).

Elle gardera précieusement une perle de plus

15

Il pleut. Madeleine regarde par la fenêtre de la chambre d'hôpital. Féli est endormi.

Après quelques mois de répit, les crises avaient repris plus intenses. Néanmoins, elle avait pu lui offrir un autre Noël heureux. Elle lui avait offert un baladeur pour écouter la musique qu'il aimait tant. Il restait des heures, les écouteurs dans les oreilles, à savourer des chants de Noël, ce qu'il préférait.

A la dernière crise, il avait fallu l'hospitaliser. C'était très sérieux cette fois. Il recevait régulièrement de l'oxygène. Son cœur se fatiguait. Lors de son dernier jour aux « Bambis », il avait pris son coquillage et sa boule magique et les avait donnés à deux autres enfants qu'il affectionnait.

A l'appel de madame Pirotte, Madeleine était immédiatement mise en route pour l'hôpital de F. où il avait été transféré d'urgence. Le sourire de Féli à son arrivée la remercia de sa présence. Elle ne voulait plus le quitter sachant que les jours étaient comptés. Il dormait beaucoup. Elle lui tenait la main, remontait la couverture, lui parlait doucement pour le rassurer. Quand il était éveillé, il lui prenait la main, la serrait fort, puis soulevait ses doigts un à un. Parfois, il l'attirait vers lui pour qu'elle l'embrasse. Nours tenait sa place à côté de l'enfant. Madeleine racontait leurs jeux sur la plage, la mer, le sable

et les mouettes. De temps à autre, l'enfant fermait les yeux et plongeait dans le sommeil.

Madeleine se surprenait à être sereine, confiante dans l'acceptation de ce qui allait arriver. Il ne souffrait pas, elle était là. C'était l'essentiel. Son cœur priait inlassablement pour aider cet enfant qui lui était tombé du ciel. Elle se sentait légère sachant que tout cela était juste. Pierre de l'autre côté devait la soutenir.

*

Un coup frappé à la porte la fait sursauter. Un homme encore jeune mais légèrement dégarni, passe la tête par l'entrebâillement et demande s'il peut entrer.

- « Oui », répond Madeleine un peu sèchement.

La directrice l'avait prévenue qu'il lui fallait informer le père de Féli de la situation. Madeleine s'était demandé s'il aurait une réaction et voilà, il est là (elle ne doute pas de son identité). Elle ne sait trop comment l'aborder.

Féli dort. Elle se décide à tendre la main et à se présenter :

- « Oui, dit-il, la directrice m'a parlé de vous. Merci pour tout ce que vous faites pour Félicien ».

Madeleine n'attend aucun remerciement, mais elle se tait, ne sachant que dire. Personne ne peut comprendre sa relation avec l'enfant.

L'homme a l'air ennuyé. La quarantaine, il paraît prématurément vieilli, grisonnant, légèrement voûté comme sous le poids de tracas.

- « Comment va-t-il ? », demande-t-il enfin.

- « Stationnaire », dit brièvement Madeleine qui se demande quelle sera la réaction de Féli en voyant son père. Se souvient-il encore de lui ? Il y a bien trois ans qu'ils ne se sont plus vus.

A cet instant précis, comme pour répondre à la question, Féli ouvre les yeux et cherche Madeleine en marmonnant « Ma ». Elle se précipite et lui prend la main. Intrigué par une autre présence, Féli se tourne alors vers l'homme qui attend à deux pas du lit. L'enfant le scrute un moment, puis brusquement se retourne le visage dans l'oreiller,

marquant clairement sa peur et sa désapprobation. Madeleine, embarrassée, essaie de lui parler. Rien à faire. Il ne semble pas l'entendre et crie le nez dans le coussin. Elle le sent crispé et fait signe au père de quitter la pièce. Docile, celui-ci sort

Elle calme alors l'enfant en lui parlant doucement à l'oreille. Elle lui chante une de ses chansons préférées. Féli se tait mais ne bouge pas. Que lui dire de ce père trop absent, dont Madeleine ne sait rien. A-t-il des excuses pour sa défense. Elle s'interdit de le juger. Elle n'en a pas le droit. Chacun vit son histoire personnelle dont l'autre n'a aucune notion.

Finalement, l'enfant risque un oeil hors de l'oreiller, Nours serré contre lui. Sa respiration est saccadée. Madeleine s'inquiète et sonne l'infirmière. Féli émerge de sa cachette et regarde dans la pièce, rassuré de se voir seul avec elle. Alors il se retourne et rit bruyamment en s'étouffant. L'infirmière arrive et Madeleine suggère de lui donner un petit calmant car il vient de vivre un choc dont elle ne mesure pas la portée.

Pendant qu'on s'occupe de lui, elle sort dans le couloir pour rencontrer le père toujours en attente.

- « Vous devez mal me juger, plaide-t-il. Je me sens terriblement coupable. Je n'ai aucune excuse. Le handicap de Félicien est une épreuve pour moi. Je me sens terriblement responsable comme si je lui avais transmis une tare. Je porte cela comme une faute et je fuis, je fuis Sa mère s'est tuée en voiture. Je ne sais même pas si c'était vraiment un accident. L'enquête n'a pas pu déterminer »

Il a la gorge serrée et les larmes aux yeux.

« La culpabilité le ronge », se dit Madeleine. Elle lui met la main sur l'épaule.

- « Tout ceci est du passé, dit-elle. Aujourd'hui, Félicien va mourir et il n'est plus temps de vous culpabiliser. C'est un enfant merveilleux et je crois que, pour vous deux, il est important que vous soyez venu. Maintenant, il a difficile à vous accueillir. Il y a longtemps qu'il ne vous a plus vu. Il a eu peur, je crois. Laissez-lui un peu de temps, même s'il n'en reste pas beaucoup. Je vous propose de venir un peu chaque jour et de rester assis au fond de la chambre. Je

crois franchement qu'il va s'habituer à votre présence et peut être que vous pourrez vous réconcilier. »

L'homme, qui ne demande qu'à la croire, la regarde dans les yeux. Le même bleu franc que son fils, remarque-t-elle, limpidité et lumière en moins. Il finit par accepter sa proposition après une sorte de débat intérieur.

- « Je reviendrai demain, dit-il sans trop de conviction, nous verrons sa réaction. »

Le lendemain, Madeleine décide de préparer Féli à cette visite. Il n'a pas l'air de l'écouter et paraît subitement boudeur. Il serre son ours plus fort et se détourne de sa chère « Ma ». Celle-ci ne va pas se laisser démonter. Elle ne veut pas lui inventer une histoire qui ne serait pas la vérité. Il est trop sensible pour y croire. Dans une subite inspiration, elle lui parle de la crèche, de Jésus, de sa mère et de son père Joseph. « Zef » répète Féli peu convaincu. « Il écoute donc ! » se dit-elle encouragée. Puis sans insister, elle parle d'autre chose.

Lorsque le père entre doucement et va s'asseoir dans le fond de la chambre, Féli a tout d'abord un mouvement de recul, une crispation des traits. Il serre plus fort la main de « Ma » qui répond d'un sourire reconfortant. Méfiant, il regarde attentivement l'homme comme pour le jauger. Le regard bleu et franc semble déshabiller le père, mal à l'aise.

- « Bonjour Félicien », dit-il enfin.

Pas de réaction. Le regard de l'enfant retourne vers Madeleine qui approuve en silence. Ensuite, il ferme les yeux. Peut-être dort-il pour fuir dans le sommeil ?

Lorsqu'elle rejoint un peu plus tard, le père dans le couloir :

- « Il n'a plus peur de vous, dit-elle. Patience, nous progressons. Vous pourrez peut-être retrouver sa confiance dans quelques jours. »

- « Vous croyez qu'il aura encore ces quelques jours ? » demande le père sans beaucoup d'espoir.

- « Dieu seul le sait, répond Madeleine. Si vous pouvez prier ! » suggère-t-elle.

- « Il y a longtemps que je ne prie plus », dit-il d'un ton accablé. Et il s'en va plus vouté qu'à l'ordinaire.

« C'est moi qui prierai pour vous deux », conclut-elle tout bas en rentrant dans la chambre.

16

Durant cinq jours, le père est venu s'asseoir au fond de la chambre. Madeleine lui faisait un petit signe discret. Féli l'ignorait ostensiblement. Il regardait Madeleine. Elle lui parlait, il écoutait. Elle lui racontait des histoires de mouettes, d'animaux, et leur histoire aussi comme un conte de fées. Il s'endormait souvent. De plus en plus souvent. Il sombrait dans l'inconscience. On aurait dit qu'il s'éteignait doucement comme une flamme qui manque de combustible. La vie s'en allait lentement sans faire de bruit.

Madeleine avait cependant remarqué qu'il jetait de temps à autre un bref coup d'oeil vers l'homme assis dans l'ombre de la pièce. Puis il revenait vers elle et demandait « Noël ! ». Cela voulait dire « Raconte l'histoire de Jésus ». Et pour la centième fois, elle racontait la naissance de Jésus. Les beaux yeux la regardaient attentivement, profondément et elle ne pouvait s'empêcher de penser que bientôt ces yeux-là se fermeraient pour toujours et qu'ils lui manqueraient terriblement.

Puis, les paupières se mettaient à cligner et il repartait dans le sommeil, cette absence qui le mettait déjà hors d'atteinte.

*

Tout est calme. Madeleine se tait et lui caresse la joue, puis se retourne vers le père. Le soir est tombé, elle n'a pas allumé pour rester dans l'intimité de la pénombre. Elle distingue mal l'homme assis silencieusement.

- « Il dort, dit-elle. Je crois qu'il s'en va tout doucement. »

Le père toussote, gêné, ému ?

- « Vous croyez ? »

- « Oui, je le sens. »

Le souffle de l'enfant est court et faible. Il repose paisiblement. Madeleine lui prend encore la main qu'elle réchauffe dans la sienne. Dans un soupir, Féli ouvre les yeux et sa bouche rit à Madeleine, sa grande amie. Dans un souffle, il appelle « Maí »

- « Oui, dit-elle, je suis là, ne te fatigue pas. »

Il tourne alors la tête vers son père et dit faiblement :

- « Zefí »

Le père ne comprend pas ce langage codé. C'est Madeleine qui doit lui faire signe d'approcher. Il se lève, hésitant, et vient près du lit. Féli ouvre son autre main qu'il n'a plus la force de soulever. Instinctivement, le père met la sienne sur celle de son enfant qui sourit de bonheur. Ensuite, Féli lève les yeux vers le plafond. Il semble y voir quelque chose d'invisible. « Mwette, murmure-t-il, voye ». Voit-il des oiseaux qui volent ? Est-il déjà ailleurs ?

Madeleine et le père retiennent leur souffle. Féli a refermé ses yeux de lumière. Il est reparti dans son monde

*

Les heures passent. Une infirmière vient allumer une veilleuse sans déranger. Le père est perdu dans ses pensées, la main toujours posée sur celle de son fils. Madeleine serre l'autre comme pour le retenir. Elle sait que le moment est venu. Dans une heure, peut-être deux, peu importe. Ouvrira-t-il encore ses yeux, vraies lucarnes sur le ciel ?

Une grande paix est en elle. Elle n'a pas pu accompagner Pierre dans son passage. Elle rend à Féli ce qu'elle n'a pu faire pour le premier. Toutes les âmes sont connectées. Pierre dans l'invisible comprend le

message. Cependant, elle réalise que l'âme est toujours seule devant la mort ou peut-être est-elle entourée d'êtres bienveillants qui l'accueillent ? Madeleine est en état de grâce. Merci, Féli pour ce merveilleux cadeau.

*

Un soubresaut agite le corps de l'enfant. Rien qu'une petite secousse. Le souffle s'arrête, le corps se relâche. L'âme se détache. Madeleine croit voir un rayon de lumière au-dessus du lit. Une vague caresse sur son visage. Le père aussi semble touché. Puis plus rien. Féli les a quittés, volant sans doute avec les mouettes vers l'infini.

Epilogue

Après la messe, tout le petit monde des « Bambis » défile devant le cercueil. Chacun dépose, parfois aidé par madame Pirotte ou un éducateur, une rose blanche sur le couvercle.

Cela fait beaucoup de monde autour du petit corps. Ils sont venus, ils sont tous là pour lui dire au revoir dans le petit cimetière de ce village de la côte. Il sera chez lui à peu de distance de la mer.

Madeleine, les yeux pleins de larmes, observe sans voir les mouvements de chacun. Elle est émue et en même temps paisible dans son cœur. Féli et Pierre seront toujours en elle. L'enfant de l'amour a réussi à la guérir de son manque intérieur.

Elle dépose à son tour une rose, gardant l'autre pour plus tard

Serrant la main de madame Pirotte et des éducateurs, elle prend congé d'eux et n'a qu'une envie : aller sur la plage, dans leur domaine.

Le père aussi s'attarde et vient vers elle. Comme à l'hôpital, il lui demande encore :

- « Vous croyez que Féli m'a pardonné ? »

- « J'en suis sûre, dit-elle intimement convaincue. Féli est vrai et naturel. Jamais il ne vous aurait tendu la main sans que cela ne lui vienne du cœur. »

L'homme a des larmes plein les yeux et se détourne gêné.

- « Vous avez d'autres enfants ? », demande-t-elle sous le coup d'une inspiration.

- « Oui deux », répond le père sans comprendre.

- « Aimez-les fort, dit-elle. Jouez, riez, vivez la vie avec eux. C'est le plus beau cadeau que vous puissiez faire à Félicien ! »

Et sans un mot de plus, elle lui serre la main longuement et s'en va.

*

Sur la plage, elle enlève ses chaussures, roule son pantalon jusqu'aux genoux et s'avance vers la mer, une rose blanche à la main. Ses larmes coulent mais elle n'est pas triste. Il y a même une joie profonde dans son cœur. Elle a touché l'Etat de Grâce de l'amour donné et reçu. On dirait que son cœur va éclater. « *Tout est accompli !* ».

Elle marche dans l'eau avec légèreté comme si elle dansait sa joie au gré des vagues qui lui lèchent les chevilles. Joie d'être vivante, reliée à d'autres êtres vivants visibles et invisibles. Ce sont ces derniers qui soutiennent sa force intérieure et la relie au Divin.

Elle enlève les pétales blancs de la fleur, non sans s'excuser, convaincue que la fleur participe à son geste. Elle les lance un à un dans le vent et dans l'eau qui flue et reflue. Les yeux fixés sur l'horizon, l'infini.

Des mouettes et des goélands, intéressés par son manège, tourbillonnent au-dessus de sa tête. Et elle rit aux éclats comme Félicien aurait fait, le cœur gonflé de gratitude. *Un ange est venu dans un corps ingrat pour rayonner la vie, la beauté et l'amour*

Merci Félicien !

L'essentiel

(essence-ciel)

Ce récit poétique est un passage de vie. Fiction ou réalité, chacun peut y trouver l'écho de ce qu'il a besoin d'entendre.

A travers la souffrance du deuil de son fils, l'héroïne va traverser les étapes de la résurrection intérieure. Rien ne lui est épargné : révolte, déni, maladie, résignation. Cependant, au sein de ce chaos destructeur, la lumière va sourdre en elle et attirer des synchronicités qui lui permettront de se relever. Un petit garçon, pas tout à fait comme les autres, sera son guide vers la Lumière.

Une histoire simple et pure qui ouvre les portes d'une nouvelle vision de la vie. On y découvre la beauté de chaque chose et de chaque instant. Le retour à l'enfant intérieur.

La vie tout simplement L'Amour l'Essence-ciel.

L'auteur

L'auteur se consacre depuis plusieurs années à éveiller la conscience à travers des témoignages de vie réels ou imaginaires. Les contes et paraboles ont toujours été le moyen de faire passer des messages. La vie est le meilleur guide, encore faut-il apprendre à lire ses signes. Mieux qu'une théorie, le récit imagé touche par sa simplicité et son symbolisme. Il permet de parler ou d'écrire un langage accessible à tous : le langage de l'âme.